



Mensuel de l'Union Nationale des Amicales de Camps de Prisonniers de Guerre  
(Reconnue d'utilité publique)  
Inscription Commission Paritaire N° 20165

EDITION DES AMICALES du STALAG V B  
(Les captifs de la Forêt Noire)  
et des STALAGS X A, B, C

Rédaction et Administration :  
68, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris (9<sup>e</sup>)  
Téléphone TRinité 78-44



Compte chèques postaux : Amicale X A, B, C : Paris 4261-13  
Amicale V B : Paris 4841-48

# Le merveilleux voyage

## Quelques notes...

par H. PERRON

Il y a très longtemps que nous voulions faire ce voyage. Maintenant qu'il est terminé, nous n'avons qu'un regret : c'est d'avoir tant tardé à l'accomplir.

Du 1er au 8 Juin, nous avons, en effet, parcouru la Corse et vécu comme Alice au pays des Merveilles : d'enchantement en enchantement. La Corse, à notre avis, devrait précisément s'appeler l'Île des Merveilles, car elle en contient un grand nombre, qui sont un pur ravissement des yeux.

A chaque détour de route, nous avons découvert des paysages admirables et variés. Le touriste ne risque pas de se laisser gagner par la monotonie : le tour de la Corse, par les côtes — sans parler des routes de l'intérieur — comporte 14 000 tournants. C'est dire que les vues sont changeantes — souvent plongeantes — et l'attrait sans cesse renouvelé.

Au retour d'un tel voyage, il est permis de se demander pourquoi nos compatriotes partent parfois au bout du monde, alors qu'ils ont tant de beautés naturelles à visiter à moins de deux heures d'avion de Paris.

Dans le domaine du pittoresque, nous avons donc été comblés, au delà de nos espérances. Mais cet aspect touristique était loin de constituer le but principal de notre voyage.

Si nous sommes allés dans l'Île de Beauté, c'était avant tout pour revoir nos amis corses. D'abord, parce que notre Amicale est celle des anciens du VB, le Stalag où sont passés la presque totalité des prisonniers de guerre corses. Ensuite, parce que nous avons la mémoire moins courte qu'on ne le croit.

Nous n'avons pas oublié, par exemple, que les Corses ont été, dès le début de la captivité, en 1940, les premiers résistants. Malgré les pressions dont ils étaient l'objet de la part de la puissance détentrice, ils ont toujours conservé une attitude résolue et pleine de dignité, en se refusant à toute compromission. Aux pires moments de détresse, ils n'ont jamais douté des destinées de notre pays.

Par leur art d'exploiter la force d'inertie jusqu'aux limites extrêmes où elle devient une forme d'opposition, par leur comportement proche du défi, par leurs évasions massives, par leurs séjours dans les Camps disciplinaires, par leur refus de participer à l'effort économique du III<sup>e</sup> Reich, ils ont été les premiers grains de sable dans la machine de guerre allemande.

En un mot, ils nous ont constamment donné — il n'est pas trop tard pour le réaffirmer — le plus bel exemple de fierté et de patriotisme intransigeant.

C'est donc, en quelque sorte, pour rendre hommage à leur ténacité, à leur opiniâtreté, que nous avons tenu à leur apporter le salut fraternel de tous leurs camarades du continent et les assurer, en même temps, qu'ils ont toujours une place de choix dans nos pensées et dans nos cœurs.

□

Après un périple de huit jours, nous mesurons combien nous avons eu raison d'effectuer ce voyage. Il a été pour nous une source de joie continue et un succès total sur le plan de l'amitié.

C'est sur l'amitié, vous le savez, et sur son corollaire immédiat l'entraide, que sont basées nos associations. Or, l'amitié, la vraie, la sincère, celle qui, pour nous, a quelque chose de sacré, nous l'avons rencontrée à chaque arrêt, à chaque étape.

Nous l'avons retrouvée partout sur notre passage : dans les grandes villes, à Ajaccio, à Corte, à Bastia

— dans les stations côtières, à Porto-Vecchio — n'est-ce pas VALLI, PANZANI, BIANCARELLI —, à Ile Rousse, à Saint-Florent — n'est-ce pas POGGI — dans les villages de l'intérieur, sur les chemins de montagne, dans les endroits les plus reculés, dans une auberge isolée de la forêt de l'Ospedale — n'est-ce pas Joseph VALLI —, dans un taxi au bord d'une route — n'est-ce pas Antoine QUILICHINI, de Piana.

A chaque rencontre, le miracle s'est reproduit : nous avons revu des visages éclairés par de francs sourires, le contact — c'est le mot qui convient — s'est établi dès les premiers mots et l'amitié a jailli comme une étincelle. D'emblée, nous nous sommes trouvés sur la même longueur d'ondes. Il a suffi de trois secondes pour effacer vingt ans.

Ce n'était pas pour évoquer de lointains souvenirs que nous sommes venus, chers amis corses, vous saluer à domicile. Mais c'était pour nous replonger dans cette amitié que vous avez su si bien conserver, c'était pour vous dire aussi que nous ne vous oublions pas, pour vous rappeler, en outre, que l'Amicale VB est la vôtre et qu'elle demeure toujours à votre disposition.

□

Le merveilleux voyage s'est, hélas, achevé, puisque les plus belles choses ont elles mêmes une fin. Mais, tandis que dans nos yeux défilent encore des panoramas enchanteurs, tandis que nos cœurs continuent à être réchauffés par la sympathie qui nous a, partout, accompagnés, nous voudrions vous remercier, à nouveau, chers amis, pour l'accueil si simple, si spontané, si chaleureux qui nous a été réservé tout au long de notre circuit. Nous y avons été très sensibles et ce n'est pas sans émotion, croyez-le bien, que nous avons quitté parfois des villes ou des villages, où nous laissons des amis au bord du trottoir.

Nous devons, de plus, remercier tous ceux qui ont œuvré pour la réussite complète de notre tournée d'amitié, notamment nos amis MARTELLI, Délégué départemental de l'UNAC, dont le concours pour l'organisation du voyage a été déterminant — PINELLI, TIRROLONI, d'Ajaccio — VALLI, de Porto-Vecchio — le Président FONTANAROSA, de Corte — POGGI, de St-Florent — le Président ANGELINI, ABBO, ANTONIOTTI, GIAMARCHI, de Bastia, qui tous, ont sacrifié leur temps, pour préparer des réunions.

Que ce soit du côté touristique ou sur le plan amical, nous emportons de la Corse un souvenir inoubliable. Un voyage comme celui que nous avons fait constitue un événement marquant dans une vie humaine. Aussi, nous souhaitons que de nombreux anciens VB puissent, à leur tour, se rendre en Corse pour y suivre la route que nous avons prise : celle de l'Amitié.

Nous pouvons leur garantir qu'ils ne seront pas déçus et qu'ils diront, en revenant, comme jadis Francis de Croisset, à propos d'un autre pays : « Nous avons fait un beau voyage. »

Maurice ROSE.

RETENEZ BIEN CECI :  
LE PREMIER JEUDI  
DU MOIS  
SIRENES DE PARIS  
DINER ENTRE AMIS

Avant d'écrire mes impressions de voyage, je tiens avant tout à adresser des louanges aux organisateurs de la remarquable tournée VB en Corse.

A tout seigneur, tout honneur :

C'est notre remarquable et dynamique Secrétaire Général, notre ami Maurice ROSE, qui de loin emporte la palme. Grâce à son dévouement de tous les instants, grâce à son activité inlassable, les 22 VB ont trouvé partout gîte et couvert. Grâce à Maurice ROSE ce voyage fut un enchantement. Le temps passé à la préparation du voyage fut, pour notre ami, incalculable. Chaque jour il traçait l'itinéraire de l'expédition. Quand une difficulté survenait, il téléphonait aux responsables Corses. Et tout s'arrangeait. Qu'il me soit permis, au nom des vingt et un camarades d'adresser au vingt-deuxième copain et ami l'hommage de notre reconnaissance et nos vives félicitations pour le succès obtenu.

□

Puis nous adresserons à notre ami MARTELLI toutes nos félicitations pour le dévouement dont il a fait preuve tout au long des mois précédant la Pentecôte. Par lui notre caravane a pénétré dans les coins les plus reculés de la Corse. Par lui nos yeux se sont emplis de tant de beauté que nous lui en gardons une reconnaissance éternelle.

Brave MARTELLI qui, malgré une maladie qui le clouait à la chambre, n'en continuait pas moins de diriger notre Tournée. Mais j'ai vu aussi chez toi, dans ta maison de Bastia, que ton travail et tes efforts avaient reçu leur récompense. Quand notre Secrétaire Général t'a offert, au nom de l'Amicale VB, un ouvrage sur Paris, j'ai vu tes yeux s'embuer de larmes. J'ai vu que tu avais compris que tu n'avais pas affaire à des ingrats et que tu étais payé de tes peines. Merci MARTELLI.

□

Le voyage se faisait par avion. Ce qui n'était pas la moindre originalité de l'expédition. Pensez donc, la plupart des voyageurs n'avaient jamais usé de ce moyen de transport. Il faut dire qu'il y avait, à Orly, quelques cœurs angoissés malgré les apparences. Henri ALADENISE prenait des allures de vieux pilote de ligne alors qu'on voyait sa cigarette trembler (et avec le « senoritas », ça se voyait encore mieux). Robert HERMANN se disait qu'après tout au volant de son quinze tonnes il en avait vu bien d'autres et que la route était moins sûre que le ciel. Ferdinand NICOLAS lui, se consolait en disant qu'après tout Suzanne était dans le même tonneau et que ce qui arriverait à l'un devait forcément arriver à l'autre. FRITSCH torturait sa bouffarde et Jean LEGRAS scrutait anxieusement les nimbus pour y découvrir Dieu sait quelle énigme. Quant à notre reporter en chef, il ne savait plus, tant sa nervosité était grande, où il avait bien pu mettre sa valise alors qu'elle était déjà sur la balance. Et tous ces braves gens riaient... mais d'un rire contracté.

□

Sur l'aire d'envol une superbe Caravelle attendait les pèlerins de l'Amitié. Déjà le pas était plus ferme, la voix plus posée, le rire plus apaisé. On sentait qu'il y avait de la délivrance dans l'air. Henri PERRON avait retrouvé sa valise qu'on était en train d'enfourner dans le ventre de la Caravelle. Et puis ne voyait-il pas sur le flanc du monstre moderne cette inscription : LE POITOU. Merveilleux présage ! La Caravelle portait le nom de sa province natale. C'était de bon augure et tout ragaillard, il s'engouffra d'un pas guilleret dans le ventre du monstre.

Les chevrons, eux, rigolaient. Le voyage en avion pour eux c'était du déjà vu. Maurice ROSE, Charles SAINT-OMER, et le « prof » LECANU sur-

(Suite page 2).

(Suite de la 1re page)

laient des épaules comme de vieux loups de mer. Le prof, lui, disait sans rougir, qu'au cours d'un voyage au Groenland... Ça faisait loucher les bizuths. Quant à SAINTO, il racontait négligemment que lors de son dernier passage dans l'Arizona il avait été scalpé par les Indiens Comanches ! Et notre SAINTO arborait un crâne luisant sur lequel le soleil de Juin faisait de jolis reflets. Maurice ROSE, lui, avait été en Sicile. Ce qui malgré tout est un peu plus loin qu' Ajaccio et lui donnait une supériorité manifeste sur les autres gars du voyage. Et il essayait, le bougre, d'en imposer au jeune PARA qui, lui, n'avait qu'un voyage Paris-Marseille-Paris à mettre dans sa giberne.

Quant aux femmes ? Elles étaient à l'image de leurs maris. Alors, vous voyez !

□

Il y en a qui ne pourront jamais raconter leur premier décollage d'Orly, car à ce moment-là, fermant les yeux et cramponnés aux bras de leur fauteuil ils attendaient... mais au fait qu'est-ce qu'ils attendaient ? Seul de tous les passagers, PERRON n'avait pas attaché sa ceinture. Il disait qu'elle ne fonctionnait pas. Il fallut que l'Hôtesse de l'avion vienne la lui fixer. Alors quoi, Henri, ça tremblait tant que ça ou c'était un prétexte ?

□

Dix minutes après l'envol tout le monde souriait béatement aux nuages. Notre Caravelle semblait au point fixe. Immobile dans l'air, elle regardait la terre tourner sous elle. Ceux qui étaient en première classe se virent offrir le champagne et des cigarettes. La classe touristique n'eut droit qu'à des jus de fruits. Mais avec des clients comme Robert HERMANN et Henri ALADENISE, Air-France ne fera pas de bénéfice. Profitant du passage sur Nice, Henri PERRON s'en fut aux lavabos. Hélas ! alors qu'il était en train de se laver les mains, la voix harmonieuse de l'hôtesse annonça que l'avion allait entamer la descente sur Ajaccio et qu'il fallait attacher sa ceinture. Prenant la bouteille de parfum fixée sur une étagère, notre distingué rédacteur en chef voulut en vaporiser son opulente chevelure (!) mais un brusque plongeon de l'avion lui fit projeter tout le contenu du flacon sur sa figure. La traversée de l'avion par notre ami fut d'une discrétion sans borne. Tout l'air conditionné était imprégné du parfum répandu.

□

La délégation VB comprenait vingt-deux personnes. Le Chef en était notre ami Maurice ROSE, Secrétaire Général de l'Amicale, assisté de Henri ALADENISE, Trésorier-Adjoint et de Henri PERRON, Membre du Comité Directeur et Responsable du « LIEN ».

La délégation était ainsi composée :

Maurice ROSE et Madame, de Rueil-Malmaison (S.-et-O.) ;  
Henri ALADENISE, Madame et leur fille Monique, de Saint-Cloud ;  
Henri PERRON, de Paris ;  
Robert HERMANN et Madame, de Saint-Dié (Vosges) ;  
Charles SAINT-OMER, de Paris ;  
Ferdinand NICOLAS et Madame, de Bourges (Cher) ;  
Maurice SAUTEREAU, de Paris ;  
Jean LEGRAS et Madame, de Pantin ;  
Ernest JOSEPH, de Deuil (S.-et-O.) ;  
Joseph PARA et Madame, de Besançon (Doubs) ;  
Madame V. SCHWOOB, d'Enghien (Seine) ;  
G. FRITSCH et Madame, de Nancy (M.-et-M.) ;  
Madame TASSOUL, de Bruxelles, représentant son mari empêché,

Et le délégué des X ABC, notre ami LECANU.

Belle troupe, d'une homogénéité parfaite, qui tout au long du voyage ne se départit pas d'une saine et constante bonne humeur. Il faut féliciter en bloc tous ces pèlerins de l'Amitié qui furent des Ambassadeurs parfaits de notre grande Amicale.

□

Nos amis belges étaient représentés par Madame TASSOUL, de Bruxelles. Epouse de notre grand ami TASSOUL, ancien Homme de Confiance belge de la Compagnie de Laupheim, notre déléguée belge fut d'emblée adoptée par toute la troupe qui sut apprécier sa distinction et sa gentillesse. Nos amis de Corse lui réservèrent un chaleureux accueil. A l'arrivée à Orly, au retour, elle tint à exprimer à ses amis français rassemblés autour d'elle toute sa joie et sa reconnaissance pour le magnifique voyage qu'elle venait d'accomplir. Les larmes embuaient ses yeux tant son émotion était grande, sa voix s'enrouait en lisant le petit discours qu'elle avait mis au point dans l'avion près de son amie Victoria SCHWOOB. Ses amis français écoutaient, émus par tant de gentillesse. Et c'est un ban d'honneur qui

salua la péroration. Et nos amis ROSE et PERRON eurent droit, pour l'ensemble, à l'accolade de notre gentille amie belge.

□

Notre journée du Dimanche à Ajaccio fut bien remplie. Une visite guidée de la ville nous fit voir les monuments historiques et Dieu sait s'il y en a. Mais à 11 heures nous devions être à la Maison du Combattant. Un grand nombre de nos camarades nous attendaient et nous firent une réception inoubliable. Notre ami Antoine PINELLI, un ancien du Camp, Secrétaire Général de l'U.F.A.C., présidait. MARTELLI, grand ordonnateur du voyage, assistait à la réception où nous avons relevé parmi les autorités les noms de nos camarades ACQUA-VIVA, président de la Fédération des Blessés du POUJON, CESARI, vice-président des A. C., TIR-ROLONI, vice-président des Médailles Militaires, le capitaine BALDINI, etc... Nous retrouvons avec la joie que l'on devine nos camarades VB : MUCCI, CIANFARANI, SCARBONCHI, le chanteur de la troupe du Camp, CERBAI, ARNAUD... Après une photo générale, nous nous dirigeons vers la salle de réception où nous attend un apéritif d'honneur. Pastis et Cap Corse coulent à flots. L'ambiance est extraordinaire. Notre camarade PINELLI prend la parole pour nous souhaiter la bienvenue. En termes élevés il célèbre l'amitié des Camps :

« Il m'est particulièrement agréable, dit-il, de me faire l'interprète de tous nos camarades anciens prisonniers de guerre pour vous accueillir et vous souhaiter la bienvenue dans notre cher et beau pays.

Vous autres, anciens du VB, vous avez déjà connu et apprécié l'âme corse. Les contacts très étroits que nous avons eus durant notre captivité commune vous en ont donné l'occasion.

Aujourd'hui, comme s'il s'agissait d'un pèlerinage, vous êtes venus connaître les lieux où s'est épanouie cette âme. Nous vous en remercions.

Il n'est de jour où ne pensions avec émotion à l'accueil chaleureux que nous trouvions auprès de vous tous alors que nous autres, Corses, considérés comme des minorités et cela malgré vos véhéments protestations, étions des prisonniers traités à part.

Votre gentillesse, votre compréhension nous aidaient à supporter avec plus de courage notre sort dans l'immense détresse de la captivité dans laquelle nous étions tous plongés.

Permettez-moi d'évoquer personnellement les belles figures de mes camarades GODART, SAGET, MARQUET, leur dévouement, leur franche amitié sont restés des souvenirs très chers.

Vingt ans ont passé. Les hommes ont souvent la mémoire courte. Ils sont portés non pas à l'indifférence, mais à la tiédeur.

Votre venue nous rappelle que l'esprit des camps n'a pas disparu, que notre solidarité existe toujours. Vous en êtes l'exemple.

Je souhaite que cet esprit puisse dans la paix retrouvée servir à la défendre et à rapprocher les peuples afin que les frontières et les barbelés soient à jamais effacés de notre mémoire et que nos enfants, nos petits-enfants ne connaissent plus pareilles aventures.

Je souhaite que vous gardiez un excellent souvenir de votre séjour dans l'île de Beauté. »

Puis notre ami ROSE répondit aux éloquentes paroles de bienvenue de l'ami PINELLI. Il expliqua le but de ce voyage qui n'est pas un circuit touristique de continentaux en vacances mais un pèlerinage aux sources de l'Amitié. « Nous sommes venus — dit-il — voir des amis dont nous étions séparés depuis bientôt vingt ans. Mais cette longue séparation n'a pas atténué la profonde admiration que nous avions tous au Camp pour nos amis Corses. Ce sont vous les premiers résistants. C'est vous qui, les premiers, avez refusé de travailler malgré les punitions qui pleuvaient sur vous et malgré la perspective d'un séjour prolongé à Heuberg ». Puis ROSE rappela les innombrables évènements, soit en solitaire, soit en groupes qui firent du VB les champions des évadés. Et notre Secrétaire général leva son verre en criant : « Vive la Corse et Vivent les Corses ! ».

Et dans l'enthousiasme qui suivit les deux discours on passa les rafraîchissements et les gâteaux. Et comme dans toute réunion d'amis cela se termina par des chansons.

On entendit d'admirables chansons corses aux airs si nostalgiques. Bien que l'on ne comprenne pas le Corse on est saisi par ces airs qui chantent la souffrance et la mort. Notre ami CERBAI, président du groupe folklorique « Estudiantina Ajaccina » nous présenta une chanteuse au talent incomparable, à la voix pure et mélodieuse, Madame CERBAI, sa femme. Ce fut pour la délégation une agréable et émouvante surprise d'entendre une telle artiste. Quel talent merveilleux ! Nos amis CERBAI doivent venir en France, en Septembre, avec leur groupe folklorique. Nous les avons invités à une réception au Bouthéon. Nombreux seront les amis qui viendront les entendre au 68 de la Chaussée d'Antin. Leur talent mérite une affluence record.

Le soir, au Pavillon Bleu nous avons retrouvé nos amis CERBAI qui, accompagnés du célèbre gita-

riste corse Paul QUILICI, nous firent entendre les plus belles chansons du folklore Corse.

□

La délégation VB a manqué tout bêtement le rendez-vous de Corté. Alors que les anciens du VB et tous les A. C. de Corté l'attendaient pour un apéritif d'honneur, la Délégation dégustait le pastis dans une auberge de Vivario. Ce fut le seul accroc à la bonne ordonnance du voyage. La réception du lendemain toute fraternelle et sympathique qu'elle fut n'enleva pas tout à fait l'amertume et la déception d'avoir manqué un tel rassemblement où nous devions revoir tant d'amis. Ce fâcheux contre-temps a été provoqué par le changement survenu dans le logement de la délégation. Prévu tout d'abord pour Corté, un changement de dernière heure faisait loger nos touristes à l'Hôtel du Vallon à Vénaco au pied du Monte Rotondo. Malgré cet avatar, la Délégation emporta de sa réception de Corté un inoubliable souvenir.

□

A Saint-Florent PERRON a retrouvé un ancien pensionnaire du Waldho, l'ami POGGI, qui leur a fait les honneurs de sa belle cité. Là aussi il y eut un impair pour l'heure de la réception. Alors que la Délégation folâtrait sur la plage magnifique de Saint-Florent, on l'attendait pour une réception dans un café de la ville. Il fallut que l'ami POGGI vienne à l'Hôtel Bellevue où déjeunèrent nos continentaux pour remettre le programme dans le bon chemin. Merci à l'ami POGGI de son impeccable réception. Une visite rapide de la petite ville sous sa conduite fut fort intéressante. Surtout la visite guidée de la vieille cathédrale pisane, Sainte-Marie de l'Assomption, au pur style roman, et qui abrite le corps embaumé de Saint Florent placé dans sa chasse de verre.

Avant le départ, notre amie Victoria se fait photographe en amazone sur un âne du pays. La bête, pourtant bien passive, était prudemment tenue par le « docteur » Jean. On ne sait lequel des trois était le plus photogénique.

□

Porto-Vecchio ne devait être qu'un passage. Mais grâce à l'ami VALLI, l'ancien coiffeur du Waldho, ce fut une escale, et quelle escale ! Sur la plage ensoleillée un magnifique buffet était dressé. Il était neuf heures du matin. Un énorme casse-croûte attendait les voyageurs. Pour aider la déglutition, d'innombrables bouteilles de vin rosé corse. Et pour couronner le tout : du champagne. Merci camarades de Porto-Vecchio, merci VALLI. PERRON se rappelait avec émotion que le « petit » VALLI avait été un des artisans du succès de sa revue « DROLE D'EPOQUE », grâce à son talent de perruquier et de coiffeur.

La camaraderie et l'amitié ne connaissent pas les distances. C'est ainsi que l'ami VALLI était descendu de Porto-Vecchio jusqu'à Bonifaccio au « Langoustier » pour préciser où la délégation folâtrait vers les onze heures de la nuitée. C'est aux sons des guitares que notre ami la rencontra. Mais en fait d'Henri, il ne rencontra que l'autre Henri, le ténor d'opéra qui lui dit d'un ton dédaigneux : « Ton pote il est écroulé. Il est en train de récupérer dans sa chambre au Sole Mare ». Et c'est ainsi qu'à minuit notre Rédacteur en chef eut l'agréable surprise de voir son ami Corse au pied de son lit. Après vingt ans, c'est une véritable joie de rencontrer un ami !

□

Une autre rencontre qui fit du bruit, ce fut celle d'Henri ALADENISE avec ANTONIETTI. C'est à Bastia que cet événement eut lieu. On entendit des exclamations, des cris joyeux, puis on vit deux hommes dans les bras l'un de l'autre. Pensez donc, deux voisins de lit qui se rencontraient. Pendant un an et demi ces deux lascars avaient leurs paillasses côte à côte. Vraiment leur joie des retrouvailles était formidable !

□

Un mot de SAINT-OMER : Apercevant une chèvre dans un de ces petits arbustes qui pullulent en Corse, notre distingué cheveu s'écria : « Voilà d'où vient l'origine du chèvre-feuille ! ». Horrible !

□

Notre chef de délégation, l'ami Maurice, a prouvé que l'air corse lui donnait du jarret. Nous ne parlerons pas de l'ascension des Sanguinaires qui se termina par un « plouf » magistral dans la Méditerranée sous les yeux ébahis de PERRON qui, pantalon déposé sur un rocher, suivait fidèlement son chef de file, non, nous n'en parlerons pas pour ne pas raviver la douleur de son épouse, mais saluons comme il convient les sauts de table qu'il réussit si magistralement sur la terrasse de l'Hôtel Sole Mare à Bonifaccio. Toute la clientèle de l'Hôtel et le personnel au grand complet assistaient étonnés

(Suite page 3)

(Suite de la page 2)

à de tels exploits. Son acolyte PERRON faisait la mise en scène et la présentation. On parlera longtemps du « sauteur » ROSE à Bonifacio !

□

A l'île Rousse, charmante station balnéaire de l'île de Beauté, nous avons manqué le rendez-vous avec notre ami le Docteur SAVELLI. Ce dernier était en voyage à Paris ! Pendant qu'une petite délégation se rendait au domicile du docteur, nos amis NICOLAS et HERMANN faisaient l'exploration des cafés de la petite ville. Il est vrai qu'il faisait une chaleur à ne pas mettre un continental dehors. Mais le soir il y avait quand même des têtes chaudes ! Quant à Jean LEGRAS et Madame Victoria, ils allèrent à six heures du matin faire trémpette dans la grande bleue. LECANU, toujours gamin, se cassait la figure sur les balançoires de l'hôtel, au grand dam du patron qui craignait pour son matériel.

□

Le chauffeur du car mis à la disposition de la délégation fut adopté d'emblée. Notre brave Joseph de Corse fut enthousiasmé par l'entrain et le dynamisme de ses voyageurs. C'est lui qui, le soir, à l'étape, organisait les soirées musicales qui remportèrent tant de succès. A sa virtuosité de chauffeur il alliait une gentillesse qui ne se départit pas pendant tout le voyage. A nous revoir, Joseph !

□

La plus belle de nos nuits corses fut certainement celle de Porto. Là, pas de musique, mais un dîner pris au bord de la mer sous le vent du large.

## De Caravelle... en Berliet

On en parlait depuis si longtemps que l'on croyait que cela n'arriverait pas. Cependant, ce matin de samedi 1er Juin, je me trouve soudain à l'aérogare des Invalides. Il est midi, et nous avons un premier rendez-vous à midi et demi.

Pourtant je ne suis pas le premier. Au milieu d'une pyramide de valises, j'aperçois Aladenise, perdu, tel un Sphinx, en de profondes méditations. Avec précautions, je le ramène sur terre pour l'entendre dire qu'il s'est fourvoyé d'une heure et est arrivé à 11 h. 30 avec Madame et Mademoiselle bien entendu. Ces dernières sont allées faire une partie de lèche-vitrines, que les snobinards appellent « shopping ».

Peu après une porte s'ouvre, laissant passer deux valises suivies immédiatement de Perron accompagné de ses invités. Du fond du hall arrivent d'autres valises sertissant Rose et Madame. Surgit également Madame Tassoul, déléguée par son mari retenu outre-Escaut par ses occupations professionnelles. Ce sera l'Ambassadrice de nos amis belges auprès de nos amis corses. Elle arrive directement de Bruxelles... Chapeau !...

Un amoncellement de bagages nous rappelle, en fondu (pour parler le jargon des studios), un changement de Kommando où les « touristes » emportaient un monceau de superflu et peu de nécessaire.

Aladenise avait téléphoné à son cousin ; il devrait être ici, mais les minutes passent et pas de cousin. Midi et demi... Nous attendons jusqu'à 12 h. 45, mais tels Sœur Anne nous ne voyons rien venir. Nous montons dans le car avec un dernier coup d'œil et une recommandation à une hôtesse au cas où elle verrait un Monsieur-blond-semblant-chercher-quelque-chose...

Voûte sombre, vrombissement de moteur, petite pente, nous sommes à l'air libre avec un soleil prometteur. Nous avalons les rues de Paris peu encombrées, et l'évasion commence par l'auto-route.

Bientôt Orly se profile avec ses immenses bâtiments.

A 13 h. 20, nous pénétrons dans le hall de l'aérogare et trouvons Hermann, Frisch et Mesdames, puis voici Nicolas flanqué de son épouse, et de valises, bien entendu.

Hermann nous dit : « Monsieur Sautereau vous cherche ! ». Sautereau ? Mais c'est le cousin perdu ! Il y a du « suspense » dans l'air.

Interrogatoire du délinquant. Se sachant en retard il est allé directement au car, cependant que nous attendions dans le grand hall ; nous croyant partis, il a pris le car... avant nous... Heureusement qu'il n'a pas pris un avion avant nous : il risquait d'atterrir à Honolulu ou sa banlieue proche.

Sur ces entrefaites arrivent Legras et Madame, puis Lecanu.

Le groupe est complet. Enregistrement des bagages. Nouvel incident. Mademoiselle Aladenise n'est pas comptée. Si nous continuons à en semer, nos amis corses peuvent remettre le pastis au frais.

Enfin tout s'arrange. Il était temps : Une voix

Le retour à l'hôtel dans une allée d'eucalyptus longue d'un kilomètre fut un enchantement.

□

A Cristrinacce une rencontre. Celle de BOSSUS, Sénateur de la Seine, Conseiller général de la Seine et ancien du VB, qui faisait avec le Bureau du Conseil Général de la Seine une tournée de renseignements en Corse. Quand on vous dit qu'il y a du VB partout. Il suffit de se déplacer pour en rencontrer !

□

A Bastia, lors de la visite de la Citadelle, nous n'eûmes pas besoin du concours du guide officiel. L'ami LECANU, dont l'érudition est universelle, fit admirer à la délégation les magnifiques trésors contenus dans le Musée. Notre ami GIAMARCHI en était tout ébahi.

La réception de Bastia fut grandiose. Sous la conduite de nos amis corses nous avons visité la ville de Bastia et son port. GIAMARCHI, l'ancien masseur du Waldho pilotait la délégation. Un apéritif d'honneur nous était offert au Cercle des Officiers. Le pastis et le Cap Corse coulaient à flots pendant que de jeunes soldats passaient les gâteaux. Notre camarade ABBO lut le discours de réception de MARTELLI. Puis Maurice ROSE répondit au nom de la délégation du VB. Ce fut vraiment un instant émouvant. Après la remise d'une gerbe au Monument aux Morts de Bastia, la délégation offrit l'apéritif à tous les amis corses. L'ambiance était formidable. Et à l'heure de la séparation, bien des yeux étaient mouillés de larmes. Merci, amis Bastiais, de votre réception qui restera pour tous les membres de la délégation un merveilleux souvenir.

semble sortir de la muraille pour annoncer : « Départ pour Ajaccio, porte 21, etc... ».

D'un air martial et dégagé, le Kommando, pardon, le groupe, par un long et spacieux couloir qui ressemble au pont couvert d'un navire, atteint la porte 21. Sur l'aire de départ les appareils attendent.

Filtrage des classes « Touristes » et « Premières » et nous foulons le bitume de l'aérodrome.

« Le Poitou », c'est le nom de notre Caravelle, ouvre une gueule béante sous laquelle un petit escalier se tend comme une langue démesurée qui nous happe et nous digère.

J'ignore si Jonas, dans sa baleine, a eu la même impression, mais il nous semble entrer dans un salon plutôt que dans un moyen de transport. Peint en bleu azur avec à mi-hauteur une large bande où se jouent les jaunes, notre habitacle de quelques heures nous offre ses profonds fauteuils. De petits hublots en forme de cœur laissent passer la lumière au ras des sièges. Une charmante hôtesse à l'éclatant sourire nous précède. Je sens mon jeune cœur de trois fois vingt ans mettre ses réacteurs en marche. Mais soyons sérieux.

Ce sourire de l'hôtesse est un rayon de soleil qui nous prépare à celui qui nous attend dans l'île de Beauté.

Ce sourire a une voix, malheureusement le micro le déforme :

« Caravelle Poitou. Le Commandant et l'équipage vous souhaitent la bienvenue. Nous serons à Ajaccio dans 1 h. 40'. Vitesse 800 KH, Altitude 8.800 m. Attachez vos ceintures ».

Attachez vos ceintures !!! Je m'emmêle dans le système de fermeture, je tire sur un bidule, je ne réussis qu'à diminuer la longueur... je ne puis plus entrer dedans, je commence à rougir (à cause de l'hôtesse), je contemple tout le système, le retourne... ma température monte. Je dois avoir l'air d'un naufragé, car le steward se penche paternellement sur moi, touche le truc, et la ceinture est bouclée... Vous voyez que ce n'était pas sorcier !

Sans tenir compte de ma tragique aventure, la vie continue et bientôt les réacteurs ronronnent doucement. Il est 14 h. 18. Le ronronnement s'accroît, nous démarrons. Pas de secousse, un glissement léger qui fait défilier le décor devant nos hublots. De nouveaux bâtiments offrent au regard leur squelette inachevé. Quelques vibrations, puis arrêt. Le débit des réacteurs devient plus régulier. Nous repartons, vitesse accrue. Stop. Manœuvre pour nous mettre dans l'axe de départ. Un tonnerre au-dessus de nous, et démarrage en pleine vitesse.

14 h. 26. Ça y est, nous sommes en l'air. Le décollage s'est fait sans une secousse. Si je n'observais pas pour prendre des notes, je ne m'en serais pas aperçu. Petit balancement léger, nous prenons de l'altitude. Reprise de l'horizontale. On croirait faire du sur-place.

La campagne s'enfonce lentement. Une brume légère avale le paysage ; l'horizon est imprécis. Les réacteurs ont pris leur débit normal, c'est le silence.

Des passagers manœuvrent les dispositifs d'air conditionné car bien entendu nous sommes bouclés hermétiquement ; nous verrons plus tard pourquoi.

Sans doute prenons-nous encore de la hauteur, la campagne disparaît complètement et mes oreilles se bouchent un peu. Je dis sans doute, car en palier ou en montée nous ne sentons rien.

Il y a trois places dans ma rangée. Installé au bord du couloir central je vois, à la fois les hublots des deux côtés. Nous sommes bientôt au-dessus des nuages : le soleil pénètre en séton par un hublot.

A mi-hauteur du hublot, les nuages défilent lentement comme un paysage vu d'un train de marchandises. Une lumière presque irréaliste rend éclatantes les nuées qui irradient leur blancheur immaculée.

Et là on comprend mieux les mots : Pureté, Blancher, Beauté. Rien ne nous attache plus à ce sol que nous venons de quitter : Ses poussières, ses boues tant physiques que morales sont ici balayées, dispersées, anéanties. Du céleste et mystérieux creuset jaillissent de blanches flammes qui purifient et redonnent une âme d'enfant.

Je me blottis dans cette invisible épaule qui m'emplit de sérénité quand une annonce surgit, me rappelant à la réalité : « En raison des conditions atmosphériques, des risques d'orage, nous vous prions d'attacher vos ceintures ». En effet, le ciel, à droite s'embrume, à gauche aussi, mais plus lumineux. Nous tanguons légèrement, pas longtemps.

Une subite lumière surgit, la brume devient éclatante, d'une lumière intérieure qui fait penser à celle qui arrive en ricochet en passant sur un champ de neige.

14 h. 55. Une nouvelle annonce par micro : « Nous survolons Moulins, dans un quart d'heure nous serons au-dessus de Lyon »...

Cette campagne nivernaise, pour la voir, je me soulève un peu de mon siège. Un hameau, peut-être un bourg, tout en bas, comme sur une carte en relief. Cependant qu'à mi-hauteur supérieure du hublot le ciel est bleu avec, en dessous des nuages légers qui défilent comme des icebergs flottant à la dérive.

Vers 15 h. 10 l'hôtesse annonce « Altitude 8.800 mètres ». Malgré cette altitude, le steward, qui a « les pieds sur terre », passe avec sa table roulante et sert des consommations.

Nous volons dans l'ouate qui nous empêche d'apercevoir Lyon et un barrage annoncé par l'hôtesse, laquelle nous dit peu après au micro : « Région orageuse, attachez vos ceintures ». Je regarde discrètement autour de moi : malgré ces deux annonces d'orage, les passagers ne bronchent pas. Un sentiment de sécurité règne à l'intérieur de l'avion. Ça secoue un petit peu, oh ! légèrement, et mon whisky, serti dans un petit dispositif à glissière fixé à une tablette mobile, ne bouge même pas.

15 h. 28. Nous sommes, si j'en crois l'hôtesse, en vue de Nice.

C'est effarant, on a l'impression de ne pas bouger cependant que les avis arrivent sans crier « gare ». En passant sur Moulins, le steward annonce Lyon, le temps de se rincer les lèvres, nous sommes en vue de Nice. Et c'est déjà du passé.

Perron fait un petit tour. Il s'est rafraîchi les mains, mais trahi par un mouvement de l'avion, il a répandu de l'eau de Cologne, et son passage laisse un sillage très « Place Vendôme ».

Cependant que notre Rédacteur en Chef nous inonde des effluves évanescents du 432 de chez Machin-Chose (réclame gratuite), une voix au micro annonce : « Nous amorçons la descente vers Ajaccio, bouclez vos ceintures, éteignez vos cigarettes, et redressez le dossier de vos sièges ».

Nous descendons ? Un bourdonnement envahit mes oreilles. Décompression. Déjà Ajaccio ! Je n'ai pas eu le temps de voir la mer ! Si encore j'avais mon whisky dans mon verre, je pourrais contrôler la pente, mais la mienne a absorbé la sienne.

Le bruit des conversations est de plus en plus ouaté. Pour calmer l'appréhension des grands enfants que nous sommes, l'hôtesse distribue des bonbons.

Les côtes apparaissent bientôt sur la gauche, déchiquetées, avec de petites criques, puis plus rien.

Je regrette de n'avoir pas, comme en bateau, cette première senteur du parfum du maquis que l'on perçoit à quelques milles de la côte. C'est la rançon payée au Progrès...

Dernier avis : « Nous arrivons à Ajaccio, attachez vos ceintures, éteignez vos cigarettes ».

15 h. 48. La campagne est nette, plus visible, comme si on la contemplant du sommet d'une montagne voisine. Bientôt les montagnes sont plus hautes que nous, ça me rappelle le « rase-motte » ; les villages qui y sont accrochés se dessinent dans tout le hublot.

Contact avec la terre ferme. Une vraie caresse. Nous roulons sur l'aire d'atterrissage. Une annonce : « Mesdames, Messieurs, nous venons d'atterrir, ne détachez pas vos ceintures avant l'arrêt des réac-

(Suite page 4).

teurs. Température extérieure, 23°. Nous espérons que vous êtes satisfaits de votre voyage et espérons vous revoir bientôt sur les lignes d'Air-France ».

Nous sommes très touchés de cette manifestation amicale, mais in-petto, voudrions ne pas les voir avant longtemps pour rester de longues semaines en Corse.

Nous perdons peu à peu de la vitesse. La mer profile son étendue bleue à notre gauche. L'appareil fait un tour sur lui-même et stoppe. Il est exactement 15 h. 55, comme prévu sur la circulaire qui nous a été remise.

Nous sortons. Les bâtiments de l'aéro-gare se dressent tout blancs devant nous. Dans le hall un tapis roulant nous amène nos valises. Parmi les bagages il y a une petite cage. Je regarde autour de moi s'il ne manque personne. Petit « suspense » intérieur.

Ouf ! ce n'est pas pour nous, c'est un toutou.

Dehors quelques amis sont là à nous attendre. Je ne les connais pas mais qu'importe, l'amitié nous lie déjà.

Un car bleu, comme le ciel de l'île de Beauté, nous attend.

Nous prenons place, et dès les premières maisons d'Ajaccio, l'Hôtel Bella-Vista, notre première halte, se profile au coin d'une petite rue en pente, face à la mer, au bord de laquelle les palmiers semblent nous faire une haie d'honneur.

Petit problème : 18 d'entre nous seront logés dans le corps principal et 4 dans l'annexe, ou tous à l'annexe. Nous optons pour cette solution. Cent mètres plus loin nous prenons possession de notre logis.

Occasionnel Sergent-Fourrier, Rose distribue les chambres avec compétence. Il faut loger les couples, puis les « célibataires ». Chambres à deux lits, pas de problème.

Nous devons nous retrouver à 18 h. 30 pour une visite superficielle de la ville. Je loge avec notre ami Lecanu, du X B.

Une douche est la bienvenue, mais par manque de pression, je promène la tête de « l'arrosoir » sur ma peau pour n'en pas perdre une goutte. L'eau n'est « chaude » que sur la plaque du robinet, mais une douche froide ça rajeunit (quoique je n'en ai pas besoin !).

Puis mollement allongés sur nos lits, Lecanu et moi bavassons, mais soudain je me souviens que nous avons rendez-vous pour une promenade. Il était temps, le car plein allait alerter les radars pour nous joindre. Tout le monde a revêtu sa tenue légère.

Nous descendons jusqu'au port. Les petits voiliers se balancent nonchalamment au ras des quais, quelques pêcheurs réparent leurs filets. A quelque distance les montagnes environnantes sertiennent fièrement les eaux turquoises du magnifique golfe d'Ajaccio.

Nous n'avons pas tellement de temps, mais nous montons vers la place du Casone sur laquelle se dresse le monument de Napoléon I<sup>er</sup> au milieu d'une abondante verdure. Nous ne manquons pas de visiter la petite grotte où l'Empereur, enfant, apprenait ses leçons. Malheureusement des visiteurs peu scrupuleux y laissent des traces qui seraient plus en rapport avec un monument à Vespasien.

J'ai connu cet emplacement lorsqu'il était envahi de figuiers de Barbarie, je l'ai revu en 1956 et j'ai bivouaqué un peu plus haut, au milieu de ces mêmes figuiers, avant de faire un périple, sac au dos, dans cette île que nous allons parcourir en car. « Jamais deux sans trois », dit-on, mais j'espère bien faire mentir le proverbe et revenir encore.

A l'issue de cette promenade dite « apéritive », nous songeons très sérieusement à commencer notre cure de Patis.

Dîner sans histoire, ou plus précisément avec des histoires en fin de repas, alternées de chansons et autres variétés qui nous conduisent jusqu'à 22 h. 30, heure raisonnable pour aller rendre visite à notre excellent ami Morphée.

□

#### DIMANCHE 2 JUIN

Ce dimanche 2 Juin, vers 6 heures, j'ouvre le quart d'un œil ; par la fenêtre ouverte le ciel bleu me fait risette. Pas d'hésitation, il faut prendre la station verticale, d'autant que je dois me rendre à la messe à une petite chapelle voisine dont j'ai interviewé hier soir les prêtres logés dans une communauté dont notre annexe fait partie. D'autres amis iront à 8 heures, mais j'ai la secrète intention d'aller, avant le petit déjeuner, voir s'il est possible de faire trempette.

Pas de trempette ; des égouts déversent leur déjeuner aux poissons qui, en foule, organisent leur banquet quotidien. Je me contente donc de faire une promenade et contemple deux motards de la Gendarmerie, contemplant eux-mêmes des pêcheurs qui retirent leur filet.

Mais il est l'heure de penser aux choses sérieuses, en l'occurrence le petit déjeuner.

Nous avons rendez-vous à 9 heures avec un guide pour visiter la ville. A l'ombre des palmiers,

au bord de la mer, notre groupe se rassemble ; notre guide, avec humour, prélude à la visite avec quelques histoires du crû, et surtout un historique de la Corse et de ses coutumes. Il faudrait un volume pour relater en détail ce que malheureusement notre guide ne peut que résumer en quelques mots. Nous apprenons entre autres que ce châle qui complète la silhouette des femmes corses se nomme « mezzaro ». Silhouette noire qui concrétise tout le respect que les Corses portent à leurs disparus.

Poursuivant notre randonnée par les pittoresques rues où le soleil parseme des taches de lumière, nous atteignons la rue St.-Charles où se trouve la Maison Bonaparte. Nous parcourons les pièces dans lesquelles résonnèrent les rires de Napoléon enfant. Que de souvenirs, d'anecdotes demeurent insérés dans ces meubles, cette épinette que les doigts fuselés d'une sœur du futur Empereur devait faire vibrer d'un son aigrelet.

Notre visite dans le passé continue avec une halte à la Cathédrale qui dans son ensemble rappelle Saint-Pierre de Rome.

Notre guide nous fait remarquer tout particulièrement une plaque commémorative, en lettres d'or :

Si on proscrit de Paris mon cadavre  
comme on a proscrit ma personne, je  
souhaite qu'on m'inhume auprès de  
mes ancêtres dans la Cathédrale  
d'Ajaccio, en Corse.

Ste-Hélène, le 29 Avril 1821.

Mais le cadavre du génial « Petit Caporal » ne fut pas proscrit et il repose « sur les bords de la Seine, au milieu de ce peuple qu'il a tant aimé », où chaque jour, sans cesse, d'innombrables visiteurs lui apportent un gage de leur admiration.

Un peu plus loin c'est la Chapelle Impériale où demeurent, embaumés, sauf celui de Charles Bonaparte, les corps de la famille impériale.

Naguère ils étaient visibles, mais actuellement la lumière électrique risque de les endommager, aussi ne sont-ils visités qu'une fois l'an par des spécialistes qui en contrôlent le bon état.

Et nous faisons une ample moisson de souvenirs historiques que les nécessités de la mise en page, et aussi le peu de temps imparti pour la parution de ce journal, m'obligent à résumer.

□

A la Maison des Combattants, nos amis corses nous attendent.

Après une photo en groupe au pied d'une fontaine qui chante doucement dans le soleil, nous nous réunissons dans la Salle des Conseils où un vin d'honneur nous est offert.

Les noms chantent dans mes oreilles : Scarbouchi, Cerbaï et Madame, Martelli, Pinelli, Nucci, Arnaud, Giagarini, Tirrolini, Baldini, Césari, Aquaviva. En oublié-je ? Qu'ils me pardonnent ; l'ambiance est telle que mes idées se brouillent.

Pinelli prononce un discours de bienvenue. Rose y répond.

Scarbouchi nous chante « Boléros et Mantilles » en une version « Prisonniers ».

Cerbaï est Président d'un groupe folklorique, Madame Cerbaï nous chante un « vocero » en dialecte, que son mari nous traduit.

La voix profonde, vibrante de Madame Cerbaï n'est pas inconnue des téléspectateurs. Au cours d'une émission « La Roue Tourne », c'est elle qui assurait les chants folkloriques.

Cerbaï entonne d'autres chants qui sont repris en chœur par tous les Corses. C'est une vibration intense qui règne dans la grande salle. Une émouvante minute où tous les cœurs semblent vouloir éclater.

Et pour terminer s'élèvent les strophes sublimes de « l'Ajaccienne » ; c'est inoubliable, nos simples mots ne peuvent traduire l'atmosphère.

Sur un mot de remerciement de Rose, pour cette belle réception, nous partons, à la fois légers et lourds d'une si belle page.

Pendant le déjeuner, quelques nuages sombres sur l'horizon font craindre un orage, mais au-dessus de nous le ciel est bleu.

□

14 h. 40. Départ pour notre première grande excursion. Dans le car, un micro ; Perron entonne une chanson qui est reprise en chœur, ce qui ne nous empêche pas de regarder avidement le paysage qui commence à nous offrir plus intimement ses splendeurs. Il y a une demi-heure que nous roulons quand soudain apparaissent les glaciers. Les taches blanches de la neige font apparaître encore plus verte la campagne environnante.

Un arrêt à Bastelica, où naquit Sampiero Corso, dont la statue domine la vallée.

Il a dû pleuvoir récemment, les trottoirs sont mouillés.

La route est devenue plus tortueuse. Les gorges de Prunella sertiennent de leurs rochers tourmentés un impétueux torrent qui joue rageusement à saute-

mouton sur les pierres usées par ses eaux. Le ciel est maintenant tout nuageux. Comme ça nous change avec ce ciel bleu du départ d'Ajaccio.

Nous atteignons le col de Marcujo vers 17 h. 30. Nous sommes à 612 m. d'altitude seulement mais dans ce gigantesque décor de roches, les mesures deviennent irréfutables. Autour de nous une pluie récente exacerbe les senteurs aromatiques.

Mais le temps passe et déjà il faut songer au retour en faisant un crochet sur les Iles Sanguinaires. Perron et Rose prennent un bain de pied et font une ascension à la grande terreur des dames présentes. Quelques intrépides font l'excursion sur une Tour Génoise, mais un impératif coup de klaxon réunit les brebis égarées. Le dîner nous attend, mais expédié plus rapidement qu'hier par un service accéléré qui nous fait subtilement comprendre que la patronne qui ne nous quitte pas des yeux ne veut pas faire d'heures supplémentaires. Les brebis seront sages.

□

Nous sortons du restaurant sous un ciel de ve-lours bleu de nuit évidemment. Notre petit groupe, par des rues noires gagne le « Pavillon Bleu » : Chants et Guitares. Vingt-deux clients d'un coup remplissent la salle. Les guitares préludent, un chanteur de sa belle voix chaude interprète les chants du pays, puis d'autres arrivent : Lamenti, Voceri, en solo ou duo. Il faudrait encore des pages pour relater cette atmosphère inoubliable.

□

#### LUNDI 3 JUIN

Aujourd'hui nous devons gagner Bonifacio. Réveil à 6 heures, départ à 7 h. 30. Le ciel est bleu, le soleil promet de chauffer.

En cours de route quelques-uns d'entre nous sont légèrement indisposés : Est-ce le café ou le vieillissement prématuré des croissants ? A Bicchisano, nous faisons halte devant un étal à la porte d'un bar : Sandwiches au lard fumé. Nous y faisons honneur sauf nos victimes d'un intestin rebelle.

La matinée est déjà avancée quand nous arrivons à Propriano tout enrubannée de guirlandes, car c'est la fête locale. Legras en profite pour faire un carton au tir aux pigeons. Inutile d'acheter des petits pois, les pigeons sont en glaise.

Nous atteignons Sartène vers 11 heures. Avec 10 minutes d'arrêt nous n'avons pas le temps de visiter profondément la ville aux rues pittoresques, étroites, acrochées à flanc de rocher. Je la connais pour y avoir passé quelques jours en campeur, et la retrouve avec plaisir. J'ai toujours l'impression d'y vivre plusieurs siècles en arrière.

Les Rochers de Roccapina tentent les objectifs : Le Lion, l'Eléphant, sculptés dans la roche par une fantaisie de la Nature, prennent bientôt place dans la chambre noire.

Au milieu des lacets de la route, des échancrures s'ouvrent vers la mer, des échappées sur de petites plages, et suivant la fantaisie des virages, de plus grandes étendues bleues réfléchissent les rayons du soleil.

Bientôt, juchée sur son rocher blanc qui contraste vigoureusement avec ceux jusque-là, surgit Bonifacio. Nous descendons toujours en lacets. Le port scintille de mille reflets. Ebauchant un virage gracieux, notre car s'immobilise devant un hôtel écrasé par la hauteur de la falaise voisine : l'Hôtel Sole-Mare.

Nous n'étions attendus que pour le soir : « Mais, dit l'hôtesse, nous allons faire quelque chose pour vous... ».

Prise de contact avec un pastis bien frais dans le Salon-Fumoir et nous nous installons dans la magnifique salle-à-manger aux murs revêtus de tons pastels mauve et jaune. De grandes baies sur le port diffusent la lumière à profusion.

Ainsi que disait l'hôtesse, on a réussi à nous préparer un repas de fortune... où la langouste en sauce à la place principale, et tout à l'avenant. Un petit casse-croûte que n'eût pas désavoué Rabelais.

Et voyez comme le monde est petit. Nous parlions théâtre, Perron et moi, et nous citions Chanu.

— Chanu ? demande l'hôtesse qui passait près de nous, mais je le connais... ».

Nous ne pûmes lui en demander davantage, c'était l'heure du « coup de feu » et certaine sole gratinée retenait notre attention gourmande.

A l'issue de ce repas, nous embarquons sur deux vedettes et cinglons vers les grottes. Attention aux coups de soleil, ceux qui n'ont pas de chapeau tor-dent rapidement une écharpe en turban ou nouent un mouchoir en calotte.

La particularité d'une de ces grottes est qu'elle offre à son sommet une ouverture qui épouse exactement la forme de la Corse. La silhouette de l'île se détache en lumière sur la pénombre réservée par la voûte de rochers. Le fond offre également un objet de curiosité. Les taches reconstituent un immense tapis d'Orient aux chatoyantes couleurs,

(Suite de la page 4)

et l'eau verte, très transparente qui le recouvre ajouté encore aux tons mystérieux qui s'en dégagent.

Au retour le patron de la vedette nous fait voir l'escalier de cent quatre vingt-douze marches, taillé sur le flanc de la falaise, dit la légende, en une seule nuit pour assiéger la ville.

Bonifacio, par sa situation géographique (c'est la ville de France la plus au sud) a eu à soutenir de nombreuses invasions. Bâtie en nid d'aigle, elle offre encore ses remparts à visiter et il est curieux de sortir par une grande porte précédée de son pont-levis.

Notre visite se clot par une baignade avant de mouiller l'intérieur avec un pastis (la cure continue ponctuellement).

Cependant que nous nous reposons de nos fatigues de cet après-midi, une procession débouche sur le quai en face; c'est la procession de St.-Erasmus, patron de la ville, qui défile lentement en psalmodiant entre le bassin du port et les petits cafés à la terrasse desquels les képis blancs des légionnaires, aux blousons impeccablement repassés jettent des taches de neige.

Au dîner, pris dans une ambiance joyeuse de collégiens en vadrouille, une bouillabaisse flanquée d'une onctueuse soupe de poisson rivalise d'audace gastronomique avec notre langouste du déjeuner. Et que dire des plats qui lui font une escorte royale?

Afin de tasser et ranger en bonne place toutes ces bonnes choses, quelques-uns vont danser dans un bal qui a un nom évocateur: « Les Langoustiers ». Ayant la ferme intention de piquer une tête en mer demain matin avant de partir, je ne fais qu'un court stage au temple de Terpsichore, juste le temps de voir que cette « cave » est creusée sous le rocher qui sert de fondation à la ville... St.-Germain-des-prés à la pointe sud de la France.

Le temps fraîchit, une petite pluie vaporisée menace. Allons prendre la position horizontale. Bonsoir !

## MARDI 4 JUIN

Réveil à 6 heures. Je descends me baigner. L'eau est douce. Il a plu cette nuit, le sol est tout mouillé.

Après un plantureux petit déjeuner, nous partons vers 8 heures. Notre aimable hôtesse me charge de transmettre ses souvenirs à notre ami Chanu, mais quand le verrai-je ? Je confie donc à notre journal le soin de remplir cette agréable mission.

Vers 9 heures nous arrivons en vue de Porto-Vecchio. J'ai la joie de rencontrer Panzani qui m'avait si amicalement reçu lors de mon dernier passage dans l'île. Nous visitons l'Hôtel de Ville, sa grande salle de Conseil si artistiquement décorée et reprenons le car pour nous rendre au port où une collation nous est préparée. Coïncidence heureuse, c'est dans le jardin de cet établissement que j'ai campé il y a 7 ans. Nous renouons connaissance avec le restaurateur et Madame, ils ont été si charmants lors de mon précédent séjour.

Nous revenons vers la ville et nous séparons avec regret de nos amis. Je n'ai même pas eu le temps de faire la bise à Maman Panzani et aux « petits ». J'insère discrètement cette bise dans le journal.

Nous revoici sur la route. A un tournant, Porto-Vecchio se profile entre deux montagnes. Nous y laissons un peu de nos cœurs.

Sur la route, des rochers parsemés de troncs de pins abattus semblent dévaler la pente.

A Ospedale, d'où l'on a une vue splendide sur le golfe de Porto-Vecchio, nous trouvons une petite auberge qui cache pudiquement son visage derrière quelques arbres. Arrêt-Pastis et... nous trouvons, maître de céans, un nommé Valli, ancien prisonnier VB, comme il se doit.

Nous traversons une superbe forêt de pins dont les fûts, au garde-à-vous, semblent nous faire une haie d'honneur. Les couleurs se bousculent, roulent, se mêlent toutes plus violentes, plus chaudes les unes que les autres, pour venir, comme une marée de lumière, échouer sous nos roues.

Les nuages sont à ras des arbres, le brouillard couvre la vallée, et les pins, à notre gauche, disparaissent dans je ne sais quel mystère.

Un troupeau de chèvres dans l'herbe humide, d'autres juchées sur des branches en contre-bas de la route. On dirait qu'elles en sont les fruits, qu'elles font corps avec l'arbre, qu'elles se végétalisent.

Encore des chèvres, sur la route, suivies de deux ânes bâtés.

Nous croisons un car. Juste le passage. Les deux conducteurs arrêtent, se serrent la main... et passent. Habileté et courtoisie.

En approchant de Zonza, la route est mouillée et nous sentons la fraîcheur.

Déjeuner à Quenza (Hôtel Terminus) où nous faisons connaissance avec une timbale de riz au thym et à la menthe, entre autres bonnes choses y compris un fameux fromage de brebis.

Nous partons vers 14 h. 10 pour arriver vers 15 h. 15 au col de la Vaccia à 1187 mètres. Il fait déjà plus frais.

Nous continuons à monter et vers 16 h. 30 atteignons le col de Verde à 1280 mètres. Il y a encore de la neige sur la route et une agglomération neigeuse dans un coin de rocher fournit des projectiles pour un combat singulier.

Nous traversons Ghisoni serti dans un écrin de châtaigniers; encore un souvenir de camping avec les bogues de châtaignes douces au toucher et surtout au coucher. Noble incertitude du bivouac.

« Quo non ascendam » doit être la devise de Joseph, notre fidèle et habile chauffeur, car nous voici bientôt au col de la Sorba, 1305 mètres, que nous atteignons vers 18 heures.

Ce soir nous dînons et couchons à Venaco; ne nous attardons pas car les distances « à vol d'oiseau » doivent être traduites par le nombre de virages, alors mathématiquement... mais laissons cela aux disciples de Pascal et revenons à nos brebis (pour le fromage).

Une toute petite pluie fine nous accueille à notre arrivée à Venaco. Hôtel du Vallon. Nous apprenons en arrivant qu'on a téléphoné de Corté où nous étions attendus à 18 heures. Maintenant il est trop tard et c'est fâcheux car demain certains camarades retenus par leur travail ne pourront nous rencontrer. Apéritif, bien entendu. Distribution des chambres qui sont réparties le long d'un grand balcon qui fait le tour de l'étage.

Après le dîner où nous fîmes un sort au poulet qui succédait à un succulent potage, nous partons pour une petite promenade (nicht promenade) vers un petit bal, mais la piste extérieure, mouillée par la récente pluie ne permet pas nos ébats chorégraphiques. Nous rentrons sagement nous coucher.

## MERCREDI 7 JUIN

Le soleil qui pénètre dans notre chambre me sonne le réveil.

Il est 7 heures. Mes compagnons de chambre, Perron et Lecanu commencent à s'agiter. Tout l'étage va bientôt s'éveiller.

Nous descendons déjeuner, puis nous confectionnons deux affichettes pour mettre dans le car.

Le soleil se fait prometteur. A 9 heures nous partons. La distance n'est pas grande entre Venaco et Corté. Nous rencontrons les délégués sur la place de l'Hôtel de Ville. Ils nous emmènent faire la visite traditionnelle. Nous ne pouvons pénétrer dans la citadelle, aujourd'hui casernement de la Légion Etrangère.

Les méandres des rues pittoresques nous amènent successivement sur le belvédère d'où l'on découvre la campagne environnante; la place Gaffori où la campagne environnante; la place Gaffori où l'on voit encore sur une façade d'immeuble les traces d'un siège mémorable; la maison natale de Joseph Bonaparte, et où, paraît-il, Napoléon fut conçu. Le Musée n'est pas ouvert à cette heure, et d'ailleurs nous n'aurions pas le temps de consulter tous les documents qu'il renferme.

Après cette rapide évocation d'un passé lourd d'histoire, nous retrouvons les amis corses qui nous attendent pour un pastis d'honneur au cours duquel, en quelques mots, le Président des A. C. de Corté nous dit tout le plaisir qu'il avait à nous accueillir. Rose y répond avec sa volubilité et sa courtoisie habituelles.

Nous quittons nos amis avec « Ce n'est qu'un au revoir » repris par tous. Il est maintenant 11 h. 50 et nous devons songer à déjeuner.

Nous quittons Corté par les Gorges de Santa-Régina au fond desquelles coule un torrent impétueux.

Nous atteignons Calacuccia vers 13 heures. C'est notre halte-déjeuner. Nous faisons honneur à la charcuterie corse qui précède un excellent rôti et des cœurs d'artichauts (ne pas confondre avec les sentimentaux superficiels) et bien entendu le fameux fromage du pays. Inutile de dire que tous nos repas sont arrosés du petit rosé du pays qui rafraîchit le palais et chauffe le cerveau.

Nous ne nous attardons pas et reprenons la route. Nous atteignons bientôt le col de Vergio, 1464 m., puis le col de Sevi, 1101 m. Nous amorçons la descente.

Sur ce col nous avons droit à une attraction de grande classe dans la tradition des courses landaises. Oyez plutôt. Une paisible vache broute l'herbe drue avec délectation, un bipède vertical se lance à sa poursuite, le ruminant fuit, esquive les attaques sans chercher à se défendre. Son poursuivant persiste inexorablement. Nous suivons cette lutte inégale du haut d'un petit promontoire voisin. Soudain l'agresseur averti par nous ne savons quel pressentiment, se retourne. La silhouette d'un taureau se profile un peu plus loin. Retraite prudente de notre ami Rose, car c'était lui qui faisait des petites vacheries à l'autre. Nous ne saurons jamais pourquoi.

Après ces émotions, nous reprenons la route jus-

qu'à Sagone, et de là nous suivrons la côte qui nous offre ses contours déchiquetés jusqu'à Cargèse où nous arrivons vers 17 heures. Visite de l'église grecque.

Nous avons repris la route, et soudain se dressent devant nous la masse imposante des calanques de Piana. Sur environ deux kilomètres la route déroule ses lacets à 400 m; à pic sur la mer; un mur de granit rouge la domine avec des aiguilles qui atteignent 900 et 1.300 m. de haut.

Suivant l'endroit où l'on se trouve les rochers prennent des formes humaines ou animales, et la position du soleil apporte encore des variations de forme et de couleurs. C'est un spectacle d'une écrasante beauté.

En net contraste avec les masses rocheuses que nous venons de quitter, le golfe de Porto s'étend mollement sous nos yeux comme un immense tapis d'un bleu intense de lapis-lazuli. Un grand calme. Une sérénité étend ses ailes sur cette surface immobile; le flot vient mourir en lèchant avec légèreté le blond sable des petites plages.

Dans notre car, c'est autre chose. Un tandem de farfelus joue un sketch « à l'italienne » sur un sujet surgi spontanément et continue sa représentation mi-Feydeau mi-Courteline jusqu'aux quais de Porto, avec juste un arrêt pour prendre une photo des interprètes.

Porto. — Nous logeons à l'Hôtel Riviera, sis dans une avenue ombragée de grands eucalyptus. Distribution des chambres avec le même cérémonial, puis nous allons dîner. Là encore les morfalous s'en donnent à cœur-joie. Une petite promenade vers la plage et une courte incursion dans un petit bal pour activer la digestion. Le petit bal est presque désert, nous n'insistons pas et, par petits groupes séparés, revenons au bercail.

## JEUDI 6 JUIN

Réveil à 7 heures. En attendant le petit déjeuner, Perron s'offre un superbe chapeau mexicain et m'octroie une casquette de jockey qui complète harmonieusement mon genre de beauté.

Un peu plus d'une heure plus tard nous prenons le départ sous un soleil qui commence à chauffer. Dans le car on n'a pas fait sécher le linge sur les cordes vocales, aussi les chansons reprennent avec entrain.

En pleine campagne, la pluie commence à tomber. Joseph arrête le car pour bâcher les valises. Par ironie du sort nous avons fait halte près d'une ravissante fontaine en galets roses... Que d'eau !

Vers 11 heures, nous sommes en vue de Calvi, le soleil sort de sa retraite de nuages, mais le sommet des montagnes est menaçant, et de fait nous sommes gratifiés d'une averse qui ne dure pas.

A Calvi, nous nous dirigeons vers la citadelle, mais un orage qui paraît sérieux nous oblige à nous tasser sous un minuscule abri. Nous profitons d'une éclaircie pour regagner notre centre. Il était temps: sous une pluie battante nous nous réfugions dans un café. Dehors c'est une cascade. Les intellectuels en profitent pour pondre quelques cartes et les mélomanes font tourner des disques. Enfin une main mystérieuse ferme les écluses célestes; nous en profitons pour déguerpir en direction du restaurant situé un peu en dehors de la ville.

En prévision du beau temps, nous sommes installés en plein air, sous abri, heureusement. Néanmoins la température est fraîche, aussi revêtons-nous des lainages. La pluie reprend. C'est dommage car le cadre est ravissant.

Le menu, copieusement arrosé, est abondant. « On peut reprendre des frites... », dit près de moi une bouche déjà bien meublée d'une aile de poulet.

Pour se faire pardonner, le soleil revient plein d'ardeur. Nous visitons quelques bungalows et deux champions se livrent à un match de ping-pong.

De Calvi à l'île Rousse il y a une vingtaine de kilomètres « à vol d'oiseau motorisé ». Nous les franchissons allègrement et dans le milieu de l'après-midi nous atteignons le but de notre étape.

Le « Splendid Hôtel » se dresse dans une rue qui conduit à la plage; un beau jardin planté de palmiers lui fait un écrin de verdure. Même et habituel cérémonial avec les valises et les chambres, puis nous descendons à la plage. Enfin ! depuis le temps que nous attendions ce moment. Les autres petites baignades n'étaient que hors-d'œuvre.

Ces dames ont sorti leur deux-pièces, ces messieurs exhibent leurs pectoraux et biceps avantageux. Tout le monde fait assaut de sportivité et d'élégance toute balnéaire. Le soleil est de la partie et permet aux disciples de Niepce et Daguerre de prendre quelques clichés.

(Suite page 6)

(Suite de la page 5)

En ville c'est la fête locale. Sur la place voûtée de grands arbres, au milieu du labyrinthe des manèges, nous cherchons la pharmacie du Docteur Savelli; nous la trouvons, mais lui est... à Paris. Nous chargeons donc Madame Savelli de lui transmettre nos amitiés.

Le Bar du Splendid Hôtel recueille ceux qui veulent baigner l'intérieur. Le patron de l'hôtel nous fait une proposition, au cours de la conversation devant de copieux pastis : « Si vous mangez tout ce que je vous sers, je vous offre un séjour en Corse, voyage compris ».

Les yeux pétillent, les babines se retroussent, avec, au fond de soi, un peu d'inquiétude. Nous verrons, nous verrons...

Nous entrons dans la salle-à-manger pour le match. Déjà le décor du ring, pardon de la grande salle, est impressionnant.

Premier round : Soupe de poisson, crevettes, champignons à la grecque, museau vinaigrette, macédoine.

Deuxième round : Sole au beurre, rosbief, céleri en branche.

Troisième round : Fromages, cerises, crème.

Nous jetons l'éponge, en l'occurrence la serviette... le patron a gagné.

Pour nous remettre de cet exploit sportif nous allons déambuler en ville, près de la mer et regagnons nos pénates au milieu d'une foule qui sort d'un cirque voisin, accompagnés jusque dans nos chambres par le flon-flon des cuivres couvrant les rugissements des fauves, qui ont senti passer à portée de leurs griffes des humains bien nourris.

#### VENDREDI 7 JUIN

Les crevettes et la sole d'hier me demandent d'aller présenter un dernier adieu à leur élément avant de partir. J'acquiesce et à 6 h. 30 je baigne bébé dans la Méditerranée. Personne sur la plage, sauf un gros toutou familial qui vient s'ébattre pendant que je me sèche et ajoute du sable à celui dont je veux me débarrasser. Au moment où je pars, Legras et Madame Schwob, Victoria arrivent. Je les laisse à leurs ébats nautiques et remonte déjeuner.

Le pain grillé dressé en pyramide et les confitures font bon ménage avec l'onctueux café au lait pour nous préparer à notre, hélas ! avant-dernière étape.

8 h. 45. — Départ. Le ciel est un peu nuageux, mais la mer transparente jette des reflets turquoises. Les montagnes frisées comme de l'astrakan, mollement étendues, se pressent les unes contre les autres.

A notre gauche les rochers transforment la cime des collines en quelque animal fabuleux. Superbe comme un mouflon, un pic rocheux se dresse dans la vallée comme un dinosaure.

Environ une heure et demie plus tard nous arrivons en vue de Saint-Florent nonchalamment étendue au pied des montagnes du Cap Corse qui lui constituent une magnifique toile de fond. Nous devons déjeuner à l'hôtel Bellevue, mais auparavant décidons de faire les lézards sur la plage. Le patron de l'hôtel nous en conseille une, un peu éloignée que nous atteignons dans une camionnette.

La plage est recouverte d'un doux tapis d'algues sèches. Nous alternons bains de soleil et bains d'eau. La bande de collégiens que nous sommes se livre à tous les ébats possibles et inimaginables : les grands champions vont au large, les autres se contentent de barboter dans cette eau tiède aux transparences d'émeraude.

Un baraquement décoré d'attributs de pêcheurs, accueille nos lèvres asséchées par l'eau salée en découvrant un petit bar très sympathique. Cette heure passée en cet endroit, sur cette aimable plage constituée, en raccourci, une période de vacances. Il nous semble y être depuis toujours. Le soleil, une ambiance de toute simplicité et de bonne humeur. Tout le monde paraît se connaître depuis toujours. Bien entendu des photos fixent ces scènes pour la postérité.

Au retour, d'une petite voiture surgit une silhouette qui clame « Moi aussi je suis du VB ». C'est notre ami Poggi. J'ai fait sa connaissance au cours de mon dernier passage. Il a une mémoire d'éléphant, mon nom jaillit de ses lèvres, spontanément.

Cependant que le déjeuner achève de se préparer nous repartons un peu plus loin, au bar du passage, où un pastis d'honneur nous est réservé.

Au moment où nous allons nous mettre à table, Dame Pluie éprouve le besoin de nous rendre visite. Les tables sont rentrées, nous déjeunerons à l'intérieur.

Le menu est soigné, et des petits rigolos amoncellent des tranches de viande sur mon assiette. Je relève le défi et leur fais un sort.

Le vin de Patrionio, compris dans le service, par le principe des vases communicants disparaît bientôt des flacons.

Dans le jardin, décoré d'une statue de femme corse portant son seau sur sa tête, la pluie déverse ses cascades. Je tiens à faire remarquer que l'organisation du voyage ne souffre aucune défaillance : Il pleut chaque fois que nous sommes à l'intérieur. Cette fois encore la pluie cesse à l'heure du café. Le soleil d'un air goguenard nous sourit, alors que les derniers nuages disparaissent à l'horizon.

Vers 16 heures nous partons. Une demi-heure plus tard nous longeons le défilé de Langone. Le pied de ses rochers déchiquetés se baigne dans un torrent rapide. Nous caressons les bords du précipice, sous la sûre protection de la main habile de notre chauffeur, Joseph, le roi de la Montagne.

Il est à peu près 17 heures quand nous arrivons à Bastia.

Un groupe d'amis corses nous attend devant l'hôtel de l'Univers, des reporters des journaux locaux fixent nos images.

Mais nous sommes attendus au Cercle Militaire. Auparavant nous allons rendre visite à Martelli, retenu à la chambre par une malencontreuse indisposition.

Au Cercle, l'assistance est nombreuse. Je saisis des noms au hasard : Giamarchi, Yebgui, Tournayre, Graziani, Crastucci, Lega, Brunini, Antoniotti Virgo, Pellenti, Antoniotti Dominique, Vivarelli, Parsi, Cubada, Abbo. D'autres amis, retenus par leurs occupations professionnelles n'ont pu venir, mais nous savons qu'ils sont, de cœur, avec nous.

Le capitaine Angelini, prononce une allocution de bienvenue à laquelle Rose répond.

Ambiance toute de simplicité et de profonde amitié qui nous va droit au cœur. Service impeccable assuré par deux jeunes de l'active qui ont le soin de ne jamais laisser les verres vides.

Le dîner semi-officiel se déroule dans un restaurant voisin : à Beau-Rivage. Nous regrettons de n'avoir pas deux estomacs.

C'est une précaution que je conseille à ceux d'entre nous qui se rendront en Corse. Faites-vous greffer un estomac supplémentaire.

Le repas se termine par des chansons en dialecte par notre ami Brunini. Quelques histoires et variétés, complètement ce programme qui hélas ! va être le dernier de notre trop court séjour dans ce Paradis du Soleil et de l'Amitié, qui est un soleil intérieur.

#### SAMEDI 8 JUIN

Salut, ô ! mon dernier matin !... Oui c'est notre dernier jour dans cette Ile où l'Amitié a reçu sa Consécration. Le réveil est teinté de mélancolie. Ce soir la Seine aura remplacé le Golo ; la Montagne Ste-Genève nous semblera minuscule après la Spelunca.

Après le petit déjeuner, pris à la terrasse de l'Hôtel des Voyageurs, nous allons faire une ultime visite de la ville.

Devant le Tribunal dont les marches d'accès sont encombrées d'herbes folles, une phrase du capitaine Angelini me revient en mémoire : « Il faut faire disparaître cette légende du Corse bandit ».

Et de fait, il y a si peu de procès, m'explique un ami corse que j'interviewe sournoisement, que les séances n'ont lieu qu'en fin d'année.

Sous un soleil de feu nous montons à la citadelle, d'où l'on découvre le port. Au loin, dans la brume, les îles d'Elbe, Monte-Cristo et de Pianosa.

Sous la conduite de notre ami Lecanu, commentateur bénévole, nous visitons le Musée consacré à l'éthnographie et aux documents locaux. Costumes, outillages, scènes d'intérieur fidèlement reconstituées. Une collection de feuilles et insectes coulés dans de la matière plastique présentés en transparence constituent un document indestructible.

Dans la cour du Musée, vestige d'une page glorieuse, la tourelle du sous-marin « Casabianca » offre au regard ses tôles déchiquetées. Il paraît qu'un monument va être érigé dans lequel cette tourelle aura sa place. Mais en attendant, le temps et les intempéries poursuivent leur œuvre destructrice.

Nous n'avons malheureusement pas le temps de visiter toutes les merveilles de cette ville qui est elle-même un Musée. Ses églises : la petite église Ste-Croix qui abrite un beau crucifix noir miraculeux ; objet de la vénération annuelle des pêcheurs. C'est le deuxième crucifix noir que nous voyons, l'autre se trouve à Ajaccio. Il y en a un troisième que nous n'avons pas vu.

L'église de la Conception possède un tableau de Murillo.

Saint-Jean Baptiste, la principale église de Bastia s'orne, elle, de tableaux de l'école italienne.

Etc..., etc..., mais l'espace manque pour détailler toutes ces splendeurs.

Nous avons rendez-vous à 11 h. 45 sur la Grande Place St.-Nicolas pour une cérémonie au Monu-

ment aux Morts. C'est une œuvre des artistes bastiais Patriarche et Peckle. Grandiose dans sa sobriété :

« Une mère en costume corse, offre son enfant à la Patrie ».

De toutes parts arrivent des anciens KG. A bicyclette ou en voiture, de Bastia et des villages alentours. Nous revoyons encore des visages de connaissance. Je rencontre là Bernardini, notre « dévoué » infirmier à Balingen. Nous remémorons cette nuit où nous dévorâmes en compagnie d'autres « malades », un jambon corse qui fut précédé de pastis (?), confectionnés avec de l'alcool à 90° et un vague sirop d'anis « emprunté » à un pharmacien de la ville.

Nous serrons d'innombrables mains et il faillit arriver une aventure à Lecanu prêt à taper sur le ventre d'un Corse, au milieu de l'assistance, quand, de justesse, Perron nous dit : « Le Sous-Préfet veut vous serrer la main »...

Les anciens KG s'alignent. Le clairon sonne. Minute de silence.

Une gerbe est déposée. Un moment d'intense émotion. Les drapeaux se relèvent. Un grand silence se poursuit un instant. Nous avons rendu un pieux hommage à nos frères disparus. Et dans le soleil qui nous éblouit nous sentons confusément leurs invisibles mains serrer les nôtres.

Encore sous le coup de cette profonde émotion nous nous éloignons par petits groupes. La ville, et sa foule, nous absorbent. La circulation devient aussi un problème à Bastia, et, Boulevard Paoli, des arbres ont dû être arrachés pour un plus libre passage des voitures. Inexorable rançon au Progrès que connaissent toutes les grandes agglomérations.

A notre hôtel nous nous réunissons avec nos amis corses pour un dernier apéritif, puis c'est le déjeuner au cours duquel nous apprécions hautement, entre autres, les crêpes au Broccio, ce savoureux fromage de brebis.

Dans la conversation il est déjà question de départ. Déjà !

Après le « coup de l'étrier », nous reprenons, avec un petit serrement de cœur, place dans le car qui doit nous mener à l'aérodrome.

La voiture est pleine : les Corses ont tenu à nous accompagner jusqu'au bout. Embrassades, mains qui s'écrasent. Tout le monde est ému. Abbo me dit combien il a été touché et que les souvenirs lui reviennent en foule.

16 h. 20. — Nous montons dans l'avion qui, cette fois, se nomme « Le Querey ». Il fait très chaud.

Après les annonces d'usage, nous décollons à 16 h. 43. Bientôt les côtes du Cap Corse nous envoient un dernier adieu.

Le temps de prendre un jus d'orange et déjà, tels des jouets, les îles du Levant, Port-Gros, puis St.-Tropez défilent tout en bas.

A 17 h. 22, nous sommes à Marseille. Escale de 45 minutes. Changement d'équipage. Nous voici sur le Continent... La Corse, comme c'est loin et près à la fois. La conversation est pleine des merveilles que nous venons de quitter. Un appel au micro ; nous regagnons notre oiseau métallique. Nous nous sommes regroupés. Nous décollons dans une apothéose de soleil. Une collation nous est servie lorsque nous avons un peu pris de hauteur.

Nous sommes bientôt à 8.000 mètres. Nous avançons vers un bloc de gros nuages blancs, compacts, décidés, semble-t-il, à écraser cet intrus vrombissant qui pénètre leur domaine. Peu après, sur notre droite les nuages sont plats comme une plaine de neige et d'autres en forme de montagne projettent leur ombre sur la surface horizontale, comme en quelque paysage polaire. Une lumière intense presque irréaliste éclaire cette fantastique vision.

A 19 h. 15, nous amorçons un petit virage sur l'aile, il me semble que nous descendons. Il y a un quart d'heure, l'hôtesse a annoncé : « Altitude 8.800 m., température extérieure 40° sous zéro ; intérieure 20° au-dessus ».

19 h. 30. Après les conseils d'usage, une annonce : « Nous arrivons ».

J'ai tenté de reconnaître la campagne familière ; en vain, sauf les grosses agglomérations ferroviaires comme Villeneuve-St.-Georges avec ses faisceaux de rails.

18 h. 38 : Atterrissage. Le soleil dessine des raies dans la brume. Le beau soleil corse ne nous chauffe plus.

Cependant que nous attendons nos bagages, Madame Tassoul nous lit un petit compliment d'adieu. Le car nous aspire... Paris-Invalides.

Méto. Chacun sur son quai dans sa direction respective. Il est 20 h. 45.

Une grande et belle page vient de se tourner, enluminée de Joie, d'Amitié, de Beautés, d'Emotion. Mais une page seulement, le livre reste ouvert, il est titré « Amicale ». A vous qui n'avez pas pu lire ce passage avec nous d'en continuer la rédaction.

Et ce sera ma conclusion.

Charles SAINT-OMER.

# O Corse, ô île d'amour!...

Le 15 août 1769, un homme se présenta à la sacristie de la cathédrale d'Ajaccio pour y faire baptiser le second-né de ses huit enfants. En ce temps-là, l'état civil n'existait pas, seuls faisaient foi les registres des baptêmes, mariages et enterrements, tenus par les curés. Le desservant, après avoir taillé soigneusement sa plume d'oie et dévissé son encrier de corne, ouvrit son grand livre pour inscrire l'enfant et demanda :

- Le nom du père ?
- Bonaparte.
- Le prénom du fils ?
- Napoléon.

Aussitôt, il se leva et, serrant chaleureusement les mains du père, s'exclama : « Comment ? Vous êtes le père de Napoléon Bonaparte, de ce génie qui, après être devenu le premier empereur des Français et avoir gagné tant de batailles, mourra seul sur le rocher de Sainte-Hélène ? Monsieur, permettez-moi de vous féliciter ! Vous êtes le père d'un grand homme ! »

Ce canular (qu'on applique aussi parfois à Victor Hugo, avec quelques variantes, et à quelques autres célébrités) a enchanté des générations d'étudiants, et je l'ai encore entendu conter au dernier bal de l'X. Il est de fait que, pour beaucoup, Napoléon personnifie la Corse. Et, jusqu'à une date pas bien éloignée, la Corse était bien mal connue de la majorité des Français. Isolée au milieu de la « Mare Nostrum », avec des moyens de communication peu pratiques, elle paraissait presque inaccessible et, en tout cas, peu compatible avec de courtes vacances. Pendant longtemps, on en resta aux œuvres de Daudet (dans les *Lettres de mon Moulin*, deux contes : *Le Phare des Sanguinaires* et *L'Agonie de la Semillante*) et de Mérimée (*Colomba* et une courte nouvelle (*Mateo Falcone*) et aux notes de voyage de Mérimée et de Flaubert qui, tous deux, visitèrent la Corse en 1840. Encore maintenant, elle semble étrangère. Lors des vacances, les postiers s'amusent de constater que de nombreux estivants croient nécessaire de compléter l'adresse de leurs cartes postales par la mention : « France. »

A l'école primaire, j'avais fait la connaissance d'un Corse, nommé Bastien Subrini, dont les parents habitaient près de ma maison familiale. Nous nous étions très liés et allions fréquemment l'un chez l'autre. Quand il eut décroché son brevet supérieur (nous devions, à cette époque, avoir l'un et l'autre, quatorze ou quinze ans), les parents de mon ami décidèrent de le récompenser en l'envoyant en Corse chez ses grands-parents, qui ne l'avaient jamais vu, et me proposèrent de l'accompagner. C'est ainsi que je pris contact avec la Corse et ce fut ma première grande sortie. Je passe sur les péripéties du voyage au long cours et sur l'émerveillement qui s'empara de nous quand, du pont du vieux rafiote de la Compagnie Freyssinet qui, à l'époque, faisait la traversée, et qui nous sembla un paquebot de luxe, nous aperçûmes l'île se lever sur les flots et venir lentement à nous. Débarqués à Bastia, les parents de mes hôtes nous emmenèrent à dos d'âne, nous et nos malles, par d'intraçables chemins vertigineux, jusqu'à un gros bourg de 500 habitants, accroché aux flancs de la montagne et qui s'appelait (et doit toujours s'appeler) Loreto di Casinca. Comment décrire l'enchantement de la riante Casinca, aux oliviers géants et séculaires dominés par de magnifiques châtaigneraies ? Pendant nos mois de vacances, nous l'avons parcourue dans tous les sens, à pied ou à dos de mulet, avec un ravissement sans cesse renouvelé.

Je ne vous conterai pas mes courses à travers l'enchanteresse Castagniccia, « le pays de la châtaigne » (dont la Casinca n'est qu'un canton). Le pays tout entier n'est qu'une immense et admirable châtaigneraie. La cuvette de l'Orezza disparaît sous les châtaigniers énormes, qui font de la vallée un mystérieux nid de verdure et escaladent de leurs masses noueuses et touffues les versants jusqu'aux environs de la crête, où le hêtre au clair feuillage remplace leurs sombres massifs. Les châtaignes, surtout celles de Campana, sont exquis et jouissent d'une grande réputation. On en tire une farine blanche, légèrement sucrée, avec on fait une sorte de pain, des gâteaux, de la polenta qui, mangée avec du broccio, forme la base de la nourriture des bergers et des habitants. Aujourd'hui, cette châtaigne, décortiquée et séchée (pour réduire les frais de transport), est exportée sur le continent et sert principalement à fabriquer les marrons glacés de Noël. Au temps des luttes contre les Génois, la châtaigne fut le seul aliment et la seule ressource de la population ; c'est grâce à l'« arbre à pain » que la Corse put lutter. Le couvent d'Orezza, dont les Allemands firent sauter la majeure partie lors de leur retraite, fut l'un des foyers de la résistance corse à la domination génoise ; c'est là que se tinrent les principales assemblées et que furent décidées les prises d'armes.

A Orezza même, il y a une station thermale avec buvette et hôtels et, chaque année, des milliers de personnes viennent y faire leur cure. Mise en bouteilles, cette eau gazeuse est distribuée dans toute la Corse. D'ailleurs, la vallée supérieure est célèbre par son groupe d'eaux ferrugineuses.

A Loreto, sur les pentes du Monte Sant'Angelo, l'air était d'une extraordinaire fraîcheur et se chargeait de tous les parfums de la montagne. C'est l'odeur du maquis, celle qui faisait dire à Napoléon à Sainte-Hélène : « A l'odeur seule, je devinerais la Corse les yeux fermés. »

Des maquis (du mot : « macchie », broussailles), il y en a autre part qu'en Corse ; les garrigues du Bas-Languedoc, les taillis des Maures en sont, mais le maquis corse a un caractère personnel qu'on ne rencontre nulle part ailleurs. Le lentisque, le myrte, l'arbousier et la bruyère arborescente se mêlent aux cistes et aux chênes-verts en d'inextricables fourrés où les arbustes atteignent la taille de petits arbres et couvrent des étendues telles que certains coins ne se sont jamais laissés totalement pénétrer. Et, autrefois, le maquis a souvent protégé l'indépendance corse en offrant aux habitants des refuges impénétrables (d'où le mot de « maquisard » qui nous a été si familier). Et jusque vers 1935 (où une opération de police liquida les dernières séquelles), il livra refuge aux « bandits ». Le bandit corse (du mot : « bandito », qui signifie : « banni ») n'est bien sûr pas un bandit de grands chemins. Il ne vole ni ne pille, c'est un « bandit d'honneur ». C'est plutôt un hors-la-loi, un outlaw comme le Robin Hood anglais du moyen âge, et, s'il s'est mis hors la loi, c'est souvent par

vendetta. « Cas terrible, écrit G. Faure, car souvent, pour éviter quelques semaines de prison préventive qui se fussent terminées par un acquittement, un accusé gagne la campagne et devient l'ennemi naturel de tout ce qui touche de près ou de loin à l'administration judiciaire. Se sent-il traqué, il se défend et tue. » La vendetta, on l'a définie : un duel de famille à famille. Les causes les plus communes de la vendetta sont l'assassinat, la dénonciation, le faux témoignage et surtout l'atteinte à l'honneur des femmes. Les parents sont solidaires les uns des autres jusqu'à la douzième génération. C'est au fond un mode de justice par soi-même, avec un code du maquis qui fut toujours scrupuleusement respecté.

Lors de mon séjour à Loreto, j'ai fait connaissance, dans le maquis du voisinage, d'un curieux bandit qui s'appelait Bellacoscia. A l'époque, il devait avoir plus de quatre-vingts ans. Quelque soixante ans plus tôt, jeune marié, berger de son état, étant revenu par hasard chez lui alors qu'on ne l'attendait point, il trouva sa femme avec un galant et les tua tous les deux. Ce qui l'obligea à prendre le maquis et à liquider successivement, au péril de sa vie, toute la famille de sa femme, celle du séducteur et une partie de la sienne propre. On voit qu'il ne faisait pas le détail et, au cours de ces opérations punitives, il fut plusieurs fois blessé. Depuis, bien sûr, la prescription avait joué et il aurait pu reprendre le cours de ses occupations antérieures. D'ailleurs, il était en très bon terme avec les gendarmes qui ne manquaient jamais d'aller trinquer avec lui quand ils passaient par là et ils se faisaient même réciproquement de menus cadeaux. Mais Bellacoscia était dans son genre un génie, un génie touristique. Il s'était fait construire une maisonnette disposant du confort de l'époque dans un coin écarté où il passait discrètement le jour. Et tous les soirs, dans une clairière de la forêt, autour d'un feu de bois, il recevait les touristes que lui amenaient par fournées des rabatteurs de Bastia et de la région (il en avait même à Ajaccio). Bientôt, il fut de bon ton de ne pas visiter la Corse sans rendre visite à Bellacoscia. Il faisait payer très cher la séance, distribuait des certificats paraphés de sa main et même des reçus d'une certaine « Association Mutuelle d'Entr'Aide aux Bandits Corses », dont il n'avait certainement pas déposés les statuts à la Sous-Préfecture de Bastia et dont, vraisemblablement, il était l'unique bénéficiaire. Cher bandit, je le revois encore revêtu d'un invraisemblable costume napolitain en lambeaux qu'il avait dû acheter à bas prix au marché aux puces de Bastia, drapé dans un « pelone » grisâtre (le « pelone » est un manteau sans couture de drap corse tissé avec du poil de chèvre, pourvu d'un capuchon et dont les bergers se servent en cas de pluie comme d'une tente), coiffé du « pinsuto » (bonnet pointu). Appuyé sur une vieille escopette qui n'avait pas servi depuis des siècles, avec sa haute taille, ses cheveux hirsutes et sa longue barbe qui n'avaient jamais connu le peigne, il avait une allure de roi. Les touristes en avaient pour leur argent. On les amenait jusqu'à un carrefour où on leur bandait les yeux, on les faisait soigneusement trébucher sur de grosses pierres et des galets pointus et, après un parcours plus ou moins fantaisiste, frémissants de peur, ils débouchaient dans la clairière où les acolytes de Bellacoscia, paisibles cultivateurs des environs qui, le soir, se transformaient en terribles bandits armés jusqu'aux dents de vieux tromblons et de sabres d'abordage, leur retiraient leur bandeau. Ils s'asseyaient autour du feu et, tandis que les pseudo-bandits montaient la garde en criant de temps en temps d'une voix sinistre et cavernueuse : « Qui vive ? », ils dégustaient tout trempants des châtaignes calcinées sous la cendre en buvant un excellent vin, tout en écoutant les terrifiantes histoires que leur contait d'une voix sourde Bellacoscia, et ces histoires il les avait si souvent racontées que je suis sûr qu'il avait fini par les croire vraies.

Mais qui dit « vendetta » dit « Colomba ». En 1840, Mérimée, qui faisait en Corse une inspection pour les Monuments Historiques, rencontra à Olmato une vieille femme, Colomba Carabelli (qui mourut en 1863), qui lui conta son histoire. C'est elle qu'il a reprise, sans y rien changer, mais avec quel talent, dans sa célèbre nouvelle. Après sa mort, Colomba fut ramenée à Fozzano, son lieu de naissance, et ensevelie dans une humble chapelle qui existe encore aujourd'hui, rongée d'herbes et de moisissures dans la montagne.

D'ailleurs, le cas le plus célèbre de vendetta n'est pas celui-là, mais celui qui opposa la famille Bonaparte aux Pozzo di Borgo. Napoléon et Carlo Pozzo habitaient la même maison et étaient amis d'enfance. Pour des motifs sans doute futiles, mais qui sont restés inconnus, ils se brouillèrent. Bientôt, ce fut la haine, quand Napoléon eut été nommé lieutenant-colonel aux gardes nationales, poste que convoitait Pozzo. Ce dernier lia alors son sort à celui de Paoli, autre ennemi de Napoléon, et comme lui dut s'exiler à Londres. Il ne revint jamais en Corse et se fit naturaliser russe. Comme ambassadeur de Russie, toute sa vie, il lutta contre « l'Autre » et on lui attribue la trahison de Bernadotte, l'incendie de Moscou, le choix de l'île d'Elbe, puis de Sainte-Hélène, etc... Plus tard, quand les cendres de l'Empereur furent ramenées aux Invalides, le gouvernement français décida de faire venir, pour le souassement du tombeau, des pierres de Corse. Cette fois, la coupe était pleine. La famille Pozzo décida de se venger. Et elle le fit. En 1886, elle acheta une partie des décombres des Tuileries ; le palais de Napoléon, brûlé en 1871 sous la Commune, les fit venir à grands frais en Corse et s'en servit pour édifier, au Col de Pruno, le château de la Punta, ainsi qu'une chapelle funéraire, et il fallut huit ans pour que la dernière pierre arrivât. Ah ! mais, on savait se venger en Corse, autrefois.

C'est à Loreto qu'un jour un berger de la montagne vint déclarer son fils nouveau-né, accompagné des deux témoins exigés par la loi. L'instituteur-secrétaire de Mairie lui posa la question fatidique : « Le nom du père ? ». Et le brave homme et ses acolytes, tous trois forts dévôts, ayant compris : « Au nom du Père... », se signèrent avec ensemble. Le secrétaire, tout de même un peu surpris, répéta : « Le nom du père ? » et le berger, pensant au signe de croix, répondit : « Mais nous l'avons fait tous les trois ! »

Cette histoire vraie m'amène à parler des histoires fausses. Pas plus que les histoires marseillaises ne sont fabriquées à Marseille, les histoires corses ne voient le

jour en Corse. On y conte des histoires italiennes. Mais quand les histoires corses arrivent dans l'île, les habitants, qui ne manquent pas d'esprit, sont les premiers à en rire. C'est un Corse qui m'a raconté l'histoire des sabots.

Pascal rencontre son ami Dominique qui marche à tout petits pas.

— Eh quoi, Doumé, lui dit-il, tu as des rhumatismes ?

— Ah ! ne m'en parle pas ! Pascuale, répond l'autre, je viens d'acheter des sabots, et ce feignant de marchand n'a pas eu le courage de couper les ficelles !

— Mais, dit Pascal, tu n'as pas ton couteau ?

— Si, mais il faut l'ouvrir, se pencher, couper les ficelles. Hé bé ! je le ferai demain !

Vers la fin de notre séjour, nous nous rendîmes dans le Niolo, pour la grande « Fête de la Santa », fête qui avait lieu dans la première décennie de septembre et qui attirait à l'époque non seulement les habitants de la province, mais ceux des régions voisines — et toute la famille nous avait donné rendez-vous à Albertacce, village où tout le monde portait le nom d'Albertini, comme à Calasima les Alfonsi, ce qui, étant donné que plusieurs individus portaient le même prénom, donnait lieu à une grande confusion d'état civil. Le Niolo, qui est le bassin supérieur du Golo, depuis le Ponte Alto jusqu'à la Scala di Santa Regina, était à l'époque complètement isolé du monde. Au cours du voyage actuel, nous avons déjeuné à Calacuccia.

Le Golo, le plus important des torrents de Corse, long de 75 km, le plus abondant, dans le plus ample bassin, descend d'un cirque austère. Au confluent de l'Erco, il s'engage dans la célèbre gorge Scala di Santa Regina, magnifique défilé qui fut longtemps un repaire de bandits et qui, aujourd'hui, est encore l'unique débouché du Niolo. Autrefois, il n'y avait pas de route, un escalier (d'où le nom du défilé), taillé dans le roc, permettait seul l'accès. La gorge se termine en ce qu'elle a de terrible, de prodigieux, en aval de la muraille toute taillée en ravins et couverte de pins et de broussailles sur sa terrasse supérieure, d'où se précipite en cascades le ruisseau de Pietra Laccia, mais elle se prolonge sous une forme adoucie jusqu'au Pont du Diable. Cinq audacieux viaducs du chemin de fer d'Ajaccio à Bastia enjambent le Golo.

Nous-mêmes, au cours de ce voyage, nous l'avons traversé plusieurs fois. Et nous nous sommes arrêtés sur le pont, à l'endroit où la vallée n'est plus qu'un gouffre étroit et profond, une gorge d'une extrême sauvagerie, resserrée entre des rochers à pic, bruns, déchiquetés, aux aspérités surplombantes et aux formes fantastiques, qui se dressent d'un jet de plus de mille mètres au-dessus du torrent étranglé entre ces gigantesques parois. Et si je ne craignais pas de faire de la peine à cet excellent M. Vermot, l'auteur du célèbre almanach, j'oserais avancer que sous le pont il y avait le Golo et sur le pont les rigoles.

Je m'aperçois que j'erre dans mes souvenirs de jeunesse et qu'il serait plus que temps de parler enfin de notre voyage actuel. Mais Saint-Omer vous en a narré les péripéties, Rose vous en a donné le ton général et a fait le point, Perron vous a décrit l'accueil inoubliable de nos camarades corses. Je n'ai donc que bien peu de chose à ajouter. Pour plus de détails, reportez-vous à votre guide habituel et à la prochaine émission sur la Corse de la Radiodiffusion-Télévision Française (publicité non payée).

Des Invalides à Ajaccio, il n'y a guère que quelques heures de voyage, et on passe sans transition de la grisaille parisienne aux chaudes harmonies corses. Après avoir survolé la côte de l'île à partir de Calvi (Porto, Piana, Cargèse, tant de splendeurs !...), l'avion arrive dans le golfe d'Ajaccio, une des trois plus belles baies du monde (avec Rio de Janeiro et Naples), golfe immense de 16 km d'ouverture et de 90 km de périmètre qui, derrière le môle construit à la pointe de la citadelle et renforcé par de curieux massifs de béton, peut abriter facilement toute la flotte de la Méditerranée quand elle vient lui rendre visite au cours de manœuvres.

L'avion atterrit au Campo dell'Oro, la plaine formée par les alluvions du Gravone et du Prunelli, et c'est la fécondité de cette plaine qui lui a fait donner le nom de « Campo dell'Oro » (le champ de l'or). Il y a comme cela des lieux prédestinés, les huertas d'Espagne, la Ghouta de Damas, la Conca de Oro de Palerme, la vallée de la Orotava aux Canaries...

Ajaccio, ville de plaisir et station d'hiver autrefois très fréquentée, séjour de fonctionnaires et de malades grâce à la beauté de son site et de ses environs et à la douceur de son climat, que ne viennent jamais troubler les vents froids de l'Ouest et du Nord. C'est à Napoléon qu'elle doit ce qu'elle est.

Au loin, on aperçoit la cime attirante et fascinatrice des 2.400 m. du Monte d'Oro, qui dresse au centre même d'une crête sa fière pyramide, dont la tête chenue, d'un gris très clair, admirablement découpée, se voit de très loin et se distingue avec une grande netteté d'Ajaccio et du fond du Golfe, comme un chauve squelette dominant d'une grande hauteur un océan de collines et de cimes tapissées de sombres forêts. Majestueux fantôme de pierre élevé au-dessus des masses arborescentes qui ne laissent à nu que son sommet, paroi rocheuse abrupte, avec une échancre qui permet de voir le ciel, ses formes gracieuses étincellent au soleil au-dessus de la forêt de Vizzavona, gaie et touffue hêtraie qui recouvre toutes les pentes de la crête jusqu'au fond de la gorge où mugit le Vecchio, jusque dans le ravin plein de blocs écroulés de l'Agnone.

Que vous dire d'Ajaccio, la ville où les amoureux gravent leurs noms sur les bancs, et il y en a des amoureux, car les bancs sont couverts d'inscriptions ! Nos amis P.G. nous l'ont fait visiter, de l'Hôtel de Ville à la Chapelle Napoléon, où on trouve un Christ noir « unique » dont il n'existe que trois exemplaires en Corse (à Ajaccio, Calvi et Saint-Florent). On connaît des vierges noires sur tout le pourtour de la Méditerranée, mais les Christ noirs sont plus rares. Quand les premiers missionnaires arrivèrent en Afrique, ils ne possédaient que des Christ blancs, de

(Suite de la page 7)

sorte que les noirs étaient plutôt rétifs aux conversions, alléguant que ce Dieu ne pouvait être de leur race et que, par conséquent, ils n'avaient rien à voir avec lui. On prétend que, pour se tirer d'affaire, les missionnaires firent alors sculpter des Christs noirs. Mais il est possible aussi que cette couleur ne provienne que de la teinte du bois, l'ébène par exemple.

Dans la cathédrale, où on montre le baptistère qui servit pour Napoléon, existe un Delacroix qui a figuré à Paris à l'exposition du Centenaire de la mort de ce peintre, cette année.

Au bout du Parc Berthaud, place du Casone, près de la grotte où Napoléon enfant serait venu jouer (et même étudier), on a érigé en 1938 un vaste monument le représentant « en redingote », avec un énorme soubassement sur lequel on a inscrit ses titres de gloire, et notamment sa participation au Code Civil. Napoléon fut incontestablement un des plus grands génies de l'histoire, mais, comme tous les grands hommes, il avait ses petits travers. En particulier, il prétendait à l'universalité. Le droit coutumier, utilisé en France avant la Révolution, était devenu inextricable et il avait besoin d'être clarifié, simplifié et adapté aux besoins de l'époque. Napoléon sut s'entourer de juristes éminents, les Cambacérés, les Lebrun, etc., et les chargea de la réforme sous sa direction. Comme il ignorait tout du Droit, ses « mots » étaient légendaires et font encore la joie actuellement de mes collègues de la Faculté. C'est ainsi qu'un jour qu'on discutait du divorce en sa présence, on posa la question suivante : Que doit faire la partie qui demande le divorce à l'égard de la partie adverse ? Merlin de Douai, appelé à opiner le premier, donna ainsi son avis : « D'abord, on la sommera » (c'est-à-dire on lui fera sommation). Napoléon intervint aussitôt avec vivacité : « Et alors, quand vous l'aurez assommée, vous serez bien avancé ? ».

Comme je l'ai dit plus haut, nous avons fait la promenade classique des îles Sanguinaires à la fin du jour, avant le coucher du soleil. Elles se dressent à 2 km de la pointe de la Parata (seule la grande Sanguinaire, Mezzo Mare, est étendue : 34 hectares), parmi les mouettes et les goélands qui emplissent l'air de leurs cris assourdissants, tandis que les dauphins et les marsouins se livrent à leurs jeux gracieux dans la mer.

On peut descendre jusqu'à l'eau, mais les rochers sont glissants et on risque de prendre des bains involontaires (« Ne parle pas, Rose, je t'en supplie ! », chante-t-on dans « Les Dragons de Villars »). Il vaut mieux monter à la tour de la Parata, vieille tour génoise actuellement utilisée comme repère géodésique, à 60 m. de hauteur.

D'où vient ce nom de « Sanguinaires » ? J'en connais au moins une dizaine d'origines, parmi lesquelles je vous livre les plus probables. Chacun fera son choix comme il l'entendra.

- 1) Souvenir des sanglants combats que s'y seraient livrés les flottes de Charlemagne et celles des Sarrasins.
- 2) Teinte rougeâtre que prennent les rochers des îles aux rayons du soleil.
- 3) Roches de granit rouge dont elles sont formées.
- 4) Herbe rouge qui pousse sur leur sol.
- 5) Déformation de Sagonares : sur la route du golfe de Sagone.
- 6) Sang noir des lépreux : sangue nero. Jusqu'en 1848, il a existé une maladrerie dans la Grande Sanguinaire, et il reste encore près du rivage un grand mur d'enceinte aujourd'hui envahi par les herbes aromatiques, absinthe, ciste, lavande et morelle. Or, pendant longtemps, on a cru que les lépreux avaient le sang noir.

Alphonse Daudet, qui séjourna plusieurs semaines dans la Grande Sanguinaire en 1867, nous en a laissé une description célèbre : « Figurez-vous une île rougeâtre et d'aspect farouche ; le phare à une pointe, à l'autre une vieille tour génoise où, de mon temps, logeait un aigle. En bas, au bord de l'eau, un lazaret en ruine, envahi de partout par les herbes ; puis des ravins, des maquis, de grandes roches, quelques chèvres sauvages, de petits chevaux corses gambadant la crinière au vent ; enfin, là-haut, tout en haut, dans un tourbillon d'oiseaux de mer, la maison du phare, avec sa plate-forme en maçonnerie blanche où les gardiens se promènent de long en large, la porte verte en ogive, la petite tour de fonte et, au-dessus, la grosse lanterne à facettes qui flambe au soleil et fait de la lumière même pendant le jour... Voilà l'île des Sanguinaires. » Ajoutons, pour compléter le tableau : une petite crique sert de refuge aux pêcheurs pendant les mauvais temps. Les voiles blanches de leurs barques, qui jettent à de grandes profondeurs les palangres, celles des langoustiers qui pêchent au large, celles de ceux qui arrachent le corail au fond de la mer, animent le paysage.

Il est peu de spectacles au monde plus beaux que celui de ces flots, vus du milieu du golfe, surtout quand ils sont éclairés par le soleil couchant. Souvent, par une belle matinée d'automne ou de printemps, par temps clair et mer calme, la Grande Sanguinaire, qui, suivie des deux autres îlots, semble les traîner à la remorque, paraît se détacher de l'eau et flotter en l'air, par un effet de mirage pareil à celui de la « Fata Morgana » dans la baie de Naples. Le même effet d'optique, on l'a du Cinto : l'île d'Elbe paraît suspendue au-dessus de la mer, à une hauteur prodigieuse.

Ce qui donne un cachet particulier à chaque ville corse, c'est sa citadelle, la ville primitive ceinte de remparts accrochés au flanc de la montagne, parfois en porte-à-faux, mais toujours en à-pic, défense contre les Maures de l'extérieur, défense contre les villes de l'intérieur.

L'une des plus typiques, que nous visitâmes sous une pluie battante, c'est incontestablement celle de Calvi, sur le haut d'un rocher majestueux, blanc et uni, qui s'avance dans la mer et qui commande l'entrée d'un des plus beaux golfes de Corse, avec ses quais ombragés de palmiers. La citadelle elle-même, qui fut longtemps le bague de la Marine, est occupée par la troupe. Mais les vieilles rues de la ville, avec leurs maisons lézardées par le temps et où le soleil ne pénètre pas, sont singulièrement attachantes. Les escaliers extérieurs, si fréquents en Corse, raides et droits, parfois couverts de mousse et d'herbes, mettent une note locale pittoresque et paraissent vous mener au ciel. C'est en assiégeant Calvi que Nelson perdit un œil. Calvi a eu aussi ses « Jeanne Hachette », car, en 1453, lors du siège par les Turcs, comme les hommes n'étaient pas assez nombreux, les femmes montèrent sur les remparts et beaucoup y périrent glorieusement. Dans l'église, il y a une statue de la Vierge qu'on promène en procession à toutes les fêtes religieuses, en changeant chaque fois son costume ; aussi, telle une poupée géante, a-t-elle

les bras articulés. De l'autre côté de la rue, on a exposé les résultats des pêches sous-marines, débris d'amphores qui rappellent l'antiquité de Calvi.

Mais ce qui est peut-être le plus émouvant, c'est une maison en ruine dont il ne reste que quelques pans de mur. C'est peut-être là qu'est né Cristobal, l'homme qui contemplait son œuf et qui lui disait... je ne sais plus ce qu'il lui disait, si je l'ai même jamais su, mais ce que je sais bien, c'est que cet œuf lui permit de découvrir l'Amérique. Christophe Colomb, Génois de Corse ? Et pourquoi pas ?

Corte, avec son aplomb, c'était la citadelle par excellence, le bastion central au cœur de la Corse, le dernier réduit de la liberté. A quelques mètres de l'entrée, on montre la maison criblée de balles (et dont on conserve soigneusement les traces) du général Gaffori. En 1750, alors que celui-ci était absent, les Génois vinrent assiéger Corte. Mme Gaffori prit la tête de la résistance, menaçant de faire sauter la poudrière qu'elle avait constituée dans une salle de sa maison si on parlait de se rendre. Et ainsi son mari eut le temps d'accourir et de repousser les ennemis.

C'est de Vénaco, à quelques kilomètres au sud de Corte, qu'à plusieurs reprises est parti le signal de l'insurrection contre les Génois ; Vénaco au beau marbre gris, au beau milieu de vertes prairies égayées de noyers et de châtaigniers, avec de l'eau qui court partout, où ce matin-là, du balcon qui entoure l'hôtel, j'ai assisté à un admirable lever de soleil. Comme les oiseaux chantaient ce jour-là ! C'est aussi de Vénaco qu'est partie ce que les Espagnols appellent « La Reconquista », la libération du pays de l'occupation maure, dont il reste encore quelques traces, par exemple le curieux petit village maure de Sant'Antonino, près de l'île Rousse. Plus loin, dans les gorges si sauvages, mais si belles, de la Restonica, l'un des paysages les plus merveilleux de la Corse et qu'il ne faut manquer de voir à aucun prix, les patriotes trouvaient souvent refuge.

Parfois, c'est la ville elle-même qui est forteresse. Voyez Sartène, cette ville étrange adossée à « sa » montagne, parmi des granits âpres de couleur violacée, avec ses maisons régulières, rigides, d'une hauteur singulière, et les ouvertures de ses fenêtres noires comme des meurtrières, c'est bien une vaste forteresse. Vers la gauche et comme pour compléter ce décor de cauchemar, l'Incudine, l'« Enclume », montre sa cime désolée, et les aiguilles d'Asinao s'élèvent menaçantes vers les nues. D'anciens remparts qui protégeaient autrefois la ville contre les attaques des Barbaresques courent, en ruine, le long des rochers qui supportent les maisons, montrant encore des restes de chemin de ronde et des tourelles de guetters.

Des tombeaux blanchissent sur les pentes de la montagne qui porte cette forteresse à son flanc. De la mer, on les aperçoit étinceler comme des koubbas saintes en pays musulman. Cette coutume d'ériger des chapelles funéraires dans la campagne est particulière à la Corse. Certaines sont grandioses, ce sont de véritables villas tout confort. On m'a même raconté l'aventure de cet industriel qui, très riche, avait voulu faire doter du téléphone le luxueux tombeau de ses ancêtres, de façon à pouvoir donner des coups de téléphone urgents quand il allait s'y recueillir. Malheureusement pour lui, l'Administration des P. et T. eut le bon goût de refuser.

Bonifacio, la ville la plus curieuse de la Corse, occupe entièrement la plate-forme d'une très étroite presqu'île formée de strates presque horizontales de calcaire blanc. Fiérement campée sur cette table de pierre qui, de tous côtés, ne présente qu'un seul front de falaises verticales, et même sur quelques points évidées, hautes de plus de 60 m., elle domine la longue et étroite lagune qui lui sert de port et s'avance hardiment en surplomb au sud, au-dessus de la mer, en face de la Sardaigne. Ses vieilles fortifications, ses ruelles tortueuses, ses clochers lui donnent grand air, et elle a une de ces physionomies que l'on n'oublie plus une fois qu'on les a vues. Les voûtes de la nef centrale de Sainte-Marie-Majeure sont soutenues par les seuls arcs-boutants que l'on trouve en Corse (et qui sont en réalité des canalisations amenant l'eau de ruissellement des toits dans les citernes, réserve d'eau potable en cas de siège). De la citadelle, un escalier taillé dans le roc descend au port, qui est un port naturel fort remarquable. Il est formé par une baie qui s'avance de 1.500 m. environ dans l'intérieur des terres, abrité par de hautes falaises. Son entrée est difficile, surtout quand les vents du large soufflent. Il est fréquenté par des navires d'un faible tonnage qui font, à eux seuls, tout le commerce entre la Corse et la Sardaigne.

Au pied de la ville et dans le rocher qui la supporte, il y a des grottes marines justement célèbres, accessibles seulement en bateau. Ce sont les curiosités naturelles les plus remarquables de la Corse.

En sortant du port, on trouve à droite plusieurs cavités étroites, « le Camere », les chambres, où se réfugient parfois des « veaux marins » (marsouins ou phoques), comme dans la grotte de Calvi. La plus connue des grottes, la Sdragonetta, plus à l'ouest, est une merveille. « Pour arriver à cette grotte, écrit Paul Joanne, la barque s'engage sous un vaste surplomb de la falaise formant un portail concave, la paroi grise de la roche que reflète la mer se revêt d'une draperie flottante d'azur et d'or. Au-delà de cette conque d'azur, on pénètre par un large et sombre tunnel dans une vaste salle circulaire et concave, éclairée par une longue échancre naturelle ouverte au milieu de la voûte (étrangement semblable aux contours de la Corse). Sur des bancs de roches grises et de roches rouge-violet qui lui font un lit de grenat et d'aigue-marine (le fameux « tapis d'azur » couvert de mousses violettes), repose une grande nappe d'eau miroitante, d'une limpidité de lac de montagne. Un demi-jour d'une douceur extrême règne dans cette salle. A l'extrémité ouest de la voûte est une sorte de puits qui laisse filtrer la lumière ; à l'extrémité est s'ouvre la grande gueule sombre d'une autre caverne, ouverte dans la roche rouge, où la mer ne pénètre pas (refuge des pigeons sauvages). De là on a une belle vue d'ensemble du grand bassin ; par-delà le tunnel, on voit la mer bleue éblouissante au soleil. » Par une mer calme, l'entrée et la sortie de la grotte sont très faciles ; mais pour peu que la mer soit agitée, il est impossible d'y pénétrer. Cette magnifique caverne mérite une réputation égale à celle de la Grotte d'Azur de Capri.

Les Grecs avaient appelé la Corse d'abord « Callisté » (la plus belle), puis « Cyrnes » (dont une marque de cigaretttes garde le nom) et sans doute « Corsis ». D'où vient ce nom ? Déjà, à l'époque romaine, on l'ignorait, et Sal-

luste, dans ses *Histoires*, ne nous raconte qu'une légende : « On rapporte qu'une femme ligurienne nommée Corsa, qui faisait paître ses vaches en Ichnusa (la Sardaigne actuelle), ayant remarqué qu'un taureau quittait habituellement le troupeau qu'elle conduisait sur le bord de la mer, faisait un trajet à la nage et, quelque temps après, revenait avec plus d'embonpoint, voulut savoir quels étaient ces pâturages qui lui étaient inconnus ; et, pendant que le taureau s'éloignait du troupeau, elle le suivit sur une barque jusque dans une île. A son retour, les Liguriens, informés de la fertilité de cette île, y débarquèrent et lui donnèrent le nom de la femme qui en avait découvert l'existence et le chemin. » Le bon Salluste remarque lui-même que cette tradition est évidemment fabuleuse, « car, dit-il, quand on songe à la distance des deux îles, il est impossible de supposer que ces fréquentes allées et venues aient pu être faites par un taureau ».

La Corse, « montagne dans la mer », selon l'expression de Ratzel, occupe une superficie de 8.720 km<sup>2</sup>, dont plus de 1.000 km de côtes le long desquelles pêchent 330 barques armées par 15.000 marins. Les recensements étant toujours incertains, on ne peut trop s'y fier, mais la population oscille autour de 250.000 habitants, parmi lesquels il y a environ 160.000 Corses d'origine. Depuis le début de la guerre d'Algérie, environ 50.000 pieds-noirs sont arrivés en Corse, qui représentait pour eux la contrée dont les conditions de vie et de travail sont les plus proches des leurs, et ont été bien accueillis, bien qu'un proverbe prétende qu'« il ne faut jamais mettre le doigt entre l'Arabe et le Corse ». Ils se sont établis surtout sur la côte orientale qu'ils ont assainie par des drainages (E.D.F. a également réalisé des barrages sur le Golo) et remise en valeur et qui, de ce fait, ressuscitée, connaît un développement inouï. Les terrains, qu'ils ont achetés à bas prix, ont maintenant décuplé de valeur. La vigne, les agrumes et aussi les primeurs (cette année, les Halles Centrales de Paris ont vendu des artichauts corses, qui concourent dans le Midi les artichauts bretons) ont conquis la plaine orientale.

Combien peut être tragique et sauvage un paysage de Corse ? Pour le savoir, il faut aller aux fameuses Calanches de Piana, qui pétrifient tout alentour. (« Calanche », prononcez : « calanques », pluriel de « calanca », même sens que « calaque », qui, dans le Midi de la France, entre Marseille et Toulon, désigne : une petite baie, une crique.)

Sur 3 km de long, porphyres, dont le rouge vif rutilé au soleil, et murs gris presque perpendiculaires semés de filons vers, zébrés de serpentines, après avoir bordé le golfe de Porto, une des plus belles indentations de la côte occidentale, se ramifient en un chaos de roches extraordinaires qui affectent les formes les plus étranges, où le grotesque se mêle au sublime, où les têtes de chimères et les squelettes de mastodontes s'accrochent aux fûts et aux colonnes de palais bizarres, de forteresses branlantes et inachevées. « Une forêt, dit Guy de Maupassant, une vraie forêt de granit pourprée. Ce sont des pics, des colonnes, des clochetons, des figures surprenantes modelées par le temps, le vent rongeur et la brume de mer. Hauts jusqu'à 300 m., minces, ronds, tortus, difformés, imprévus, fantastiques, ces surprenants rochers semblent des arbres, des plantes, des bêtes, des monuments, des hommes, des moines en robe, des diables cornus, des oiseaux démesurés tout un peuple monstrueux, une ménagerie de cauchemar pétrifiée par le vouloir de quelque dieu extravagant. »

La route de Piana à Porto traverse les Calanches en s'accrochant aux parois des précipices, soutenue par des murs d'une hauteur vertigineuse, et franchissant des portiques entre chaque vallee.

Ces immenses rochers troués, évidés, s'élançant en aiguilles, tantôt formant défilé, tantôt isolés les uns des autres, frappent l'imagination ; aussi, quand on sort de ce cauchemar, c'est pour se réveiller en plein rêve dans le golfe de Porto, création du Porto, petit fleuve de 22 km de long qui vient s'y jeter.

Long de 14 km, large de 11, le golfe est un véritable fjord. Il ressemble à ceux de Norvège en ce que la profondeur de l'eau paraît s'y accroître avec le rétrécissement des rives. L'eau y est parfois si claire qu'on voit le fond par 30 m. Ce fjord méditerranéen, ceint d'une muraille sanglante de granit rouge qui se reflète dans le bleu de la mer, dominé par les grandes cimes neigeuses qui gardent les approches de la cuvette du Niolo, le bastion naturel de la Corse, présente en son centre une tour génoise visible de loin en mer, sur un mamelon de roches avec une petite plage de gravillon blanc.

Autrefois, le golfe était marécageux et malsain, la malaria y régnait en maîtresse absolue. Un propriétaire du lieu eut l'idée d'y planter des eucalyptus qui s'acclimatèrent parfaitement et assainirent la place. Et, depuis, la fièvre a complètement disparu et c'est un des endroits les plus salubres de Corse et les plus fréquentés ; l'été, les estivants campent sous les arbres.

Sur la route, on trouve de curieuses fontaines, artistement construites avec les galets des torrents voisins. Comme on me l'a expliqué sur place, la Corse est pauvre et c'est faute de « galette » qu'on emploie les galets.

Le golfe de Porto-Vecchio, sur la côte opposée, est aussi un véritable fjord : 8 km. 500 de long, 2.500 m. de largeur moyenne sur une profondeur variant entre 5 et 24 m. Le port proprement dit est un immense bassin intérieur, mais malheureusement seulement praticable pour les petits navires qui viennent y charger le sel, les coquillages et surtout les produits des forêts de chênes-lièges environnantes dont les arbres, dépouillés de leur écorce, offrent de belles colorations rouge-vin. Une usine sur le port comprime à la vapeur les plaques de liège (1.500 tonnes annuelles sur les 5.000 produites par la Corse) pour en charger les bateaux. Les salines occupent le fond du golfe, près de l'embouchure du Stabiaco, qui eurent plus d'importance autrefois, mais qui, aujourd'hui, sont insuffisantes pour alimenter le pays. Partout, on pêche avec une perche des huîtres « pieds de cheval » et de grandes coquilles nacrées, atteignant parfois une longueur de 50 cm., que l'on aperçoit au fond de l'eau par millions et qui contiennent parfois de belles perles roses. Ce coquillage, la « pinna nobilis » ou « nacra », est très recherché des touristes.

Sur la hauteur, dans la forêt communale, se trouvent les deux hameaux de Quenza et de l'Ospedale, qui furent longtemps les deux séjours d'été des habitants de Porto-Vecchio obligés de fuir l'air étouffant des plages

(Suite page 9).



# COURRIER DU VB

— **Aimé POINTIER**, 48, rue de Paris, à Gisors (Eure), adresse à tous les camarades ses sincères salutations et amitiés.

— **Pierre CESSAC**, négociant, place Allègre, à Allasac (Corrèze), envoie à tous son bon souvenir et ses sincères amitiés.

— **M. WEIL**, Laboratoire Prothèse dentaire, 2, rue Schwilgué, à Strasbourg (B.-R.), adresse à tous les anciens du Waldho son amical souvenir et se rappelle au bon souvenir de ses amis du cabinet dentaire. Lors de notre passage en Corse, notre ami commun **Tony GIAMARCHI** nous a chargé d'adresser à notre sympathique « mère Weil » toutes ses amitiés.

— Pendant que nous sommes au Waldho, encore un hôte illustre qui nous donne de ses nouvelles, notre ami **Antoine PETITJEAN**, dit « Docteur », grand animateur de la troupe du Waldho (orchestre et théâtre). Notre ami Antoine se fait rare. Nous savons qu'il est très pris par ses occupations cinématographiques, mais quand même, « Docteur », une petite visite un premier jeudi du mois nous ferait tant plaisir !

— **André FANETTE**, 9 bis, route de Montbéliard, à Béthoncourt (Doubs), adresse à tous les camarades du Stalag VB son amical bonjour.

— **Charles WENGER**, receveur P. et T., Vézelize (M.-et-M.), ancien aumônier protestant du Stalag VB, se rappelle au bon souvenir de ses anciens compagnons et adresse ses amitiés à tous et ses meilleurs souvenirs.

— D'un autre Receveur des P. et T., notre ami **Marcel SONNET**, de Suippes (Marne), un cordial bonjour à tous.

— **Lucien CATTY**, 17, rue A.-Briand, à Foulloy, par Corbie (Somme), envoie un amical bonjour à tous.

— **Lucien BAULIN**, 2, rue du Gibet, à Montigny-les-Metz (Moselle), envoie un cordial bonjour aux anciens K.G. Chiron à Tuttingen. « A quand le prochain voyage en Allemagne ? », demande-t-il. La question est à l'étude.

— **CORBOU**, 29, avenue de la Liberté, à Aurillac (Cantal), salue bien cordialement tous les anciens VB.

— Remerciements de la part de notre ami **André VASSEUR** à Morsain (Aisne) et sincères amitiés.

— **Paul DOUET**, 18, rue Charles-Bridou, Le Perreux (Seine), envoie un amical bonjour à tous les anciens copains.

— **Marcel MELLOTT**, 6, avenue du Colonel-Drian, à Arcis-sur-Aube (Aube), envoie à tous son bon souvenir et son amical bonjour.

— **Léon BERTON**, 112, rue République, à Caudry (Nord), adresse à tous un amical bonjour de la part de l'ancien Homme de Confiance de la Compagnie Aubendorf.

— **Jean TANGUY**, 48, rue Ch.-Dupont, à Auchel (P.-de-C.), adresse à tous ses amis un amical bonjour et particulièrement aux anciens du Waldho.

— **André DAUSSIN**, 26, rue Louis-Carlier, Le Cateau (Nord), envoie ses amitiés à tous les copains de Sigmaringen, Kommando Steidle.

— **F. LEFORT**, instituteur, 13, rue Buscaillet, Le Bouscat (Gironde), envoie un cordial bonjour à tous et spécialement aux anciens de Schramberg.

— **André MOLLET**, 12, Rang Saint-Jean, à Cambrai (Nord), adresse ses bonnes amitiés à tous.

— **Ernest PASCAL**, 5, rue du Château, à Bohain (Aisne), envoie un amical souvenir à tous ceux du V.B. et, en particulier, aux anciens du Kommando d'Entringen.

— **Léon POURAILLET**, 3, place République, à Pau (B.-P.), se rappelle tout particulièrement aux anciens prisonniers des Camps d'Ebingen et de Tailfingen.

— **Paul DION**, 21, rue de la République, à Nancy (M.-et-M.), se rappelle au bon souvenir de tous les amis du Camp et du Waldho.

— **Michel LAMBERTI**, 15, rue Anatole-France, à Villeneuve-le-Roi (S.-et-O.), envoie ses amitiés à tous.

— **Raymond FERRY**, 4, boulevard de la Marne, à Strasbourg (B.-R.), adresse à tous les anciens K.G. ses bien sincères salutations.

— **M. GRIBLING**, 8, rue Général-Rapp, à Strasbourg, envoie ses meilleurs souvenirs et souhaite une bonne santé à tous. Hélas ! comme dit notre ancien chef d'orchestre du Stalag, comme le temps passe. Mais, heureusement, l'amitié demeure.

— **G. FOULON**, rue du Moulin, à Nouzonville (Ardennes), envoie un amical bonjour et son bon souvenir à tous les anciens du V.B.

— **Joseph FOURCOUX**, 7, boulevard Victor-Hugo, à Tarascon (B.-du-R.), rappelle à tous son bon souvenir et, en particulier, à Géhin, Gauthier, etc., et adresse un gros bravo au Bureau pour toutes nos manifestations d'amitié. Nous espérons que nous retrouverons notre ami FOURCOUX à Avignon les 5 et 6 octobre pour le Congrès National de l'Union Nationale des Amicales de Camps.

— **Achille LEGLERCO**, 16, rue Louis-Loucheur, à Roubaix (Nord), envoie ses amitiés et son bon souvenir à tous et, en particulier, aux anciens du Waldho.

— **Roger QUINTON**, 47, boulevard Henri-IV, à Paris (4<sup>e</sup>), adresse une cordiale poignée de main à tous.

— **Jean DESNOES**, Les Omergues (B.-A.), nous donne de ses bonnes nouvelles. Notre sympathique retraité ne semble pas regretter la capitale et ses brumes. Il a la chance d'avoir dans sa région l'ami **Mario GENOIS** et nos deux compères se réunissent souvent pour déguster le vin clair et de la région. Nous leur donnons rendez-vous à tous les deux en Avignon pour les 5 et 6 octobre. Nous aurons l'occasion de bavarder de vive voix. Nous apprenons que notre ami Jean DESNOES vient de recevoir le Diplôme Paul-Tissandier, attribué par la Fédération Aéronautique Internationale, ainsi que la Médaille d'Honneur du Travail et la Palme d'Or de la Prévention Routière. Félicitations à l'ami Jean... et faites monter un pastis !

— Notre ami **Léon ANCEMENT**, ancien metteur en scène de la Roulotte, vient de réussir une magnifique mise en scène : le mariage de M<sup>lle</sup> Chantal ANCEMENT avec M. Philippe GRANDJEAN. Les décors naturels de l'église Saint-Pierre ont vu les épousailles. Tout le Nancy B.V. se pressait pour entendre le sermon de M. le Chanoine BERTRAND, curé-doyen.

L'Amicale et son Bureau Directeur adressent aux jeunes époux leurs vœux de bonheur et à l'ami Léon toutes leurs félicitations. On attend avec impatience au Bouthéon le passage de l'ami Léon. On espère que ce sera pour bientôt.

— Encore un dévoué amicaliste qui se manifeste. Notre ami **Alexandre HERBIN**, dit « le Ch'timi », nous fait part du mariage de sa fille Jacqueline avec M. Michel MANGIN. Nos félicitations aux parents et tous nos vœux de bonheur aux jeunes époux.

Le mariage a été célébré le 8 juin à Creutzwald. Une lettre de notre ami Jules, le boxeur du Camp. Vous avez tous reconnu le gars **SCHONI**, de Thioncourt (M.-et-M.), qui envoie un amical bonjour à tous les copains du Camp.

— **Henri ALADENISE**, trésorier adjoint de l'Amicale, nous envoie de Majorque une carte de vacances : « Après notre splendide voyage en Corse, nous ne pouvions mieux faire que de continuer nos vacances dans cette autre île de la Méditerranée, si ensoleillée et si accueillante ! Amitiés à tous et bonnes vacances pour ceux qui vont partir. »

— Une lettre de notre ami **G. FRITSCH**, 50, rue Colonel-Moll, à Laxou-Nanvy (M.-et-M.) :

« Mon cher Président. Ton absence a été par tous regrettée. J'espère que, lors d'un voyage semblable, tu seras parmi nous. Je te charge de remercier et de féliciter les organisateurs de ce magnifique voyage en Corse. Tout était parfait. Remercie également l'ami ROSE pour son dévouement et de la façon dont, en tant que représentant du Président du V.B., il s'acquitta de sa lourde tâche : présentations, discours et « honneurs ». Les remercie-

## Le Rallye du 16 Juin

Il faisait beau. Pour un jour les écluses célestes s'étaient fermées. Et le temps frais incitait à la promenade. Donc un vrai temps de Rallye.

Le Rallye VB mis sur pied par l'Amicale et conçu et organisé par notre ami Mimile GEHIN obtint un vrai succès d'affluence. Il y avait au départ 17 voitures.

L'itinéraire se développait dans la vallée de Chevreuse et la forêt de Rambouillet. Des questions aussi pertinentes que difficiles étaient posées aux concurrents. Et chacun, selon sa compétence, répondait au mieux. Il fallait des gagnants : ce fut l'équipage Pierre ANDRÉ qui l'emporta.

Voici d'ailleurs le classement complet de l'épreuve :

- 1er : Pierre ANDRÉ, 214 points.
- 2e : Pierre ROSE, 207 points.
- 3e : Edmond ANDRÉ, 198 points.
- 4e : Roger MATHIEU, 194 points.
- 5e : Maurice GODARD, 192 points.
- 6e : Maurice BARON, 190 points.
- 7e : Michel LEBAS, 165 points.
- 8e : René VITRE, 160 points.
- 9e : Charles WAHLEN, 158 points.
- 10e : Pierre ROGER, 157 points.
- 11e : Jean ANDRÉ, 152 points.
- 12e : Roger REIN, 147 points.
- 13e : René FAUCHEUX, 142 points.
- 14e : Albert FOUCHE, 123 points.
- 15e : René GAUBERT, 117 points.
- 16e : André FILLON, 103 points.

Le 17<sup>e</sup> équipage — Raymond RYSTO — a abandonné.

Un pique-nique réunissait tous les participants au Rallye. Comme dans toute réunion VB, l'ambiance fut toujours joyeuse. Il y eut des défis à la pétanque ; de véritables duels homériques entre jeunes et vieux pendant que les commissaires établissaient le classement.

Puis il y eut la distribution des prix. Notre ami Pierre ANDRÉ et son équipage vinrent recevoir la Coupe LANGEVIN sous un tonnerre d'acclamations. Les gagnants de l'an dernier, l'équipage ROSE, fut battu sur le poteau. Mais la Coupe ne sort pas de la famille car Pierre ANDRÉ n'est autre que le beau-frère de ROSE. Bravo, toute la famille, et à l'année prochaine !

Félicitations à l'organisateur, notre fidèle ami GEHIN, qui a trouvé dans la parfaite réussite de ce Rallye la juste récompense de son inlassable activité. Merci aux commissaires bénévoles qui tinrent leur poste avec une conscience digne de tous les éloges.

Merci aux maisons de commerce qui, par leurs dons généreux donnèrent plus de piment à la lutte entre les concurrents.

Vu l'ampleur de ce numéro dans lequel nous n'avons pas voulu couper des textes importants, nous ne pouvons pas insérer les annonces habituelles (Champagne BERTIN, Meubles RYSTO). Nous nous excusons auprès de nos camarades. (N. D. L. R.)

ments à tous les amis Corses, si tu en as l'occasion, pour leur chaleureuse réception, leur amitié et leur gentillesse. De ce trop rapide voyage, je garde, nous gardons tous, un souvenir nostalgique des brèves et si belles journées P.G.

« A vous tous du Bureau, ma sympathie, ainsi que mon bon souvenir, et à bientôt. »

Nous espérons que nous reverrons nos amis FRITSCH à la Journée Nationale, où sera rassemblée la délégation corse.

— Notre ami **GUENEGUES**, 3, rue Pasteur, au Kremlin-Bicêtre, nous donne des nouvelles de sa santé. Notre sympathique ami, fidèle amicaliste, regrette que le traitement médical que la Faculté l'oblige à suivre ne lui permette pas de participer plus activement à nos manifestations ; mais le cœur y est ! Nous souhaitons à notre camarade une complète et rapide guérison.

— **Mario GENOIS**, Allée des Fleurs, Val Saint-André, à Aix-en-Provence (B.-du-R.), envoie un amical souvenir à tous les amis et rappelle à l'ami **BAJU** que ses nouvelles se font rares. Transmis à qui de droit !

— Quant à **PERRON**, il signale à son ancien compagnon du groupe artistique du Waldho qu'il pourra le rencontrer au Rassemblement U.N.A.C. qui se déroulera en Avignon le dimanche 6 octobre.

— **Charles POGGI**, à Saint-Florent (Corse), nous envoie une liste d'anciens V.B. Nous le remercions de son envoi, d'autant plus qu'une photo du passage de la délégation V.B. à Bastia y était jointe. Merci, POGGI. Notre camarade corse adresse à tous les camarades son plus fraternel bonjour et nous fait espérer sa visite avant la fin de l'année. Peut-être le verrons-nous à notre Journée Nationale.



— Ouf ! quand je remettrai cette après-midi — 22 Juillet — ces quelques lignes à l'imprimerie, sept des huit pages de ce numéro seront sur le marbre. Huit pages ! que de travail, d'allées et venues, de sueur par 30° ! Que de littérature : 20 pages de PERRON, 30 de St.-O., 35 de LE CANU (Lecanus, Lecanut ou Lecanu selon les auteurs !). Tout cela bien dactylographié pour nous décrire avec force détails, comme vous l'avez peut-être déjà lu avec plaisir, la randonnée triomphale en Corse de nos Ambassadeurs (parmi lesquels manquait notre « itinérant ») et leur non moins sérieuse cure de pastis... qui vous donneront soif comme elles nous l'ont donnée à l'imprimeur et à moi. Il y en a qui ont de la chance !

— Visite inopinée de René FAUCHEUX, Madame et ses trois filles, en vacances à Souillac-sur-Mer. Cette visite nous a fait bien plaisir, mais ne faites pas comme lui et, même si vous apportez charcuterie ou boucherie, qu'on ne trouve pas à Aubigné, arrivez au moins à 11 heures (et non à 12 h. 30 !) pour qu'on ait le temps de préparer potage et légumes !

— Le Rédacteur en Chef, H. PERRON, pour se reposer de la Corse et du pastis, est allé faire une cure de mirabelles dans les Vosges. A La Bresse, il a rencontré les familles ISTA et HERMAN pour un petit casse-croûte — de 13 h. à 19 h. — préparé par le petit BERNARD. Il a manqué L. VIALARD qui venait faire sa cure à partir du 15 Juillet. (Cachottier !).

— Lequel Lulu, pour se mettre en forme, avait fait les Châteaux de la Loire, avec son ancien Chef de Rayon, notre ami MARTINET.

— Carte d'A. HINZ qui, de Mimizan-Plage, où il passe des « vacances idéales » avec sa famille, envoie ses « sincères amitiés à tous les copains ».

— C. YVONET, lui, se contente de retrouver, à Chard, avec Madame et Siki, sa Creuse bien-aimée !

— Tous les matins, je regarde sur la place de l'église pour voir si ne surgit pas de sa « Jardinière » où il aurait passé la nuit avant l'ouverture des portes, notre cher Abbé DERISOUD. Rien encore. Le Savoyard se serait-il fait ermite ?

— Pour moi, pas question d'une nouvelle intervention. Le chirurgien ne veut pas la tenter. D'où obligation de rester tranquille et quasi-certitude de me trouver sur place. (Mais prévenir quand même !).

— En terminant un double vœu : que ceux qui vont rentrer (hélas ! déjà !) sachent qu'on leur souhaite bon courage pour reprendre le collier et que ceux qui vont partir jouissent à leur tour à plein d'un repos bien mérité.

Bien cordialement vôtre toujours.

J. V.

P. S. — Si vous signez vos cartes postales de votre paraphe, mettez aussi votre nom en lettres CAPITALES. Merci pour lui !

Le Gérant : PIFFAULT.

Imp. Chasseray-Monconté, Chef-Boutonne (D.-S.)